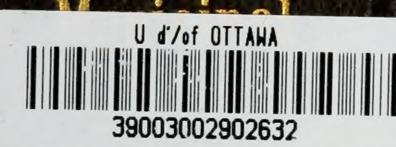
République Française

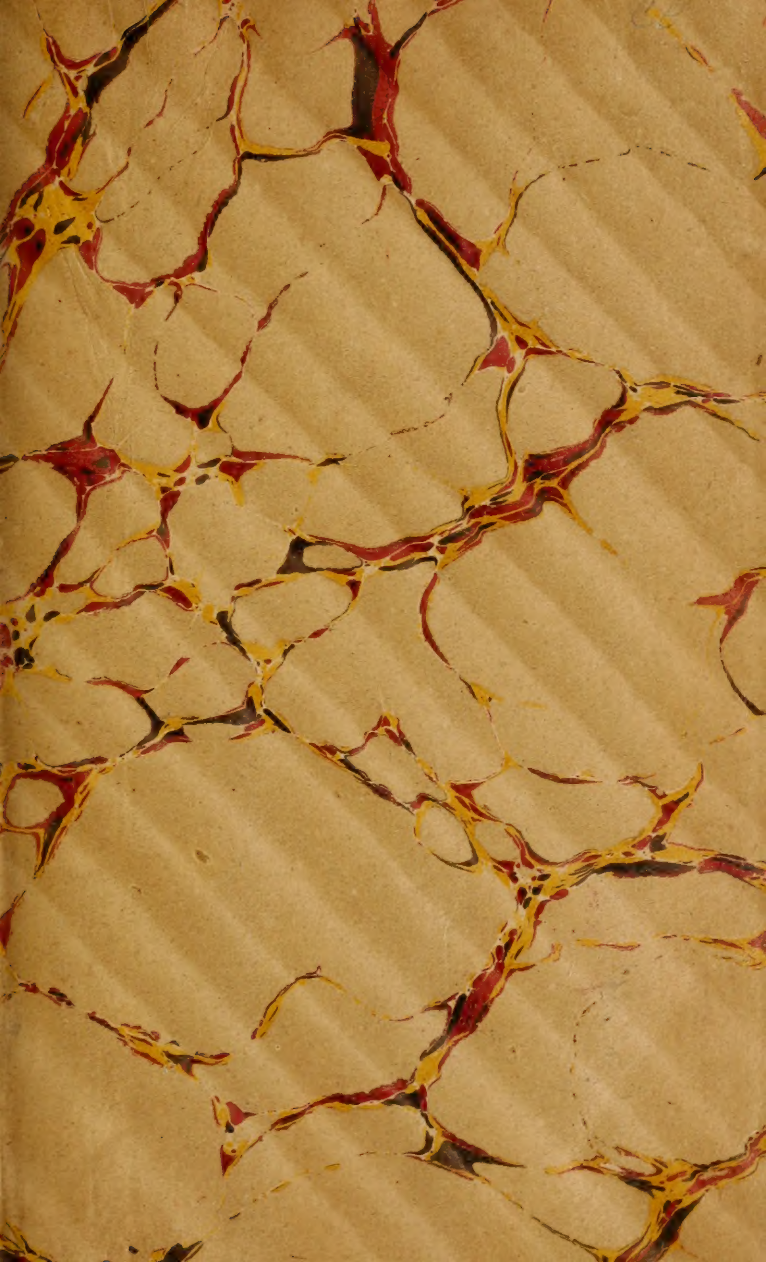
Liberté — Egalité — Fraternité

VILLE DE PARIS



Pri





158
565/33

AU CAUCASE

RÉCITS MILITAIRES

Œuvres du Comte LÉON TOLSTOÏ

A LA MÊME LIBRAIRIE

Résurrection. Traduit par T. de Wyzewa. Edition complète en un volume de 593 pages (43e *mille*). 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50

Katia. Traduit par le comte d'Hauterive, 14e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. »

A la Recherche du Bonheur. Traduit par E. Halpérine. 16e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. »

Deux Générations. Traduit par E. Halpérine-Kaminsky. 4e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. »

La Mort. 9e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. »

Mes Mémoires. Enfance. — Adolescence. — Jeunesse. — 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. »

La Puissance des Ténèbres. 4e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. »

Polikouchka. 4e édition. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. »

Ivan l'Imbécile. 3e édition. 1 vol. in-16. . . . . . 3 fr. »

Le Prince Nekhlioudow. 2e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. »

Le Chant du Cygne. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. »

La Famine. Traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Le Salut est en vous. Edition originale. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

L'Esprit chrétien et le Patriotisme. Edition originale. 1 vol. in-16. . . . . 2 fr. 50

Les Évangiles, traduits du russe par T. de Wyzewa et G. Art. 2e édition. 1 vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Qu'est-ce que l'Art? Traduit et précédé d'une préface par T. de Wyzewa. 3e édition. 1 vol. in-16 . . . . . . 3 fr. 50

Théâtre Complet, traduction nouvelle d'après les dernières éditions russes, par T. de Wyzewa. 1 vol. in-16. . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

COMTE LÉON TOLSTOÏ

AU CAUCASE

RÉCITS MILITAIRES

TRADUITS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY & E. JAUBERT

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

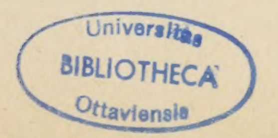
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1906

Tous droits réservés.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PG
3367
.F5 A13
1906

http://www.archive.org/details/aucaucasercits00tols

UNE EXPÉDITION

AU CAUCASE

UNE EXPÉDITION

I

Le 12 juillet, le capitaine Khlopov, avec ses épaulettes et son yataghan, — attributs que je ne lui avais pas encore vus depuis mon arrivée au Caucase, — entra par la petite porte de ma cabane.

— Je viens directement de chez le colonel, dit-il en réponse au regard d'interroga-

tion par lequel je l'accueillis ; notre bataillon se met en route demain.

— Pour où? demandai-je.

— Pour N***. C'est là que se concentre l'armée.

— Et de là, sans doute, on partira pour quelque expédition ?

— Sans doute.

— Et où donc, à votre avis?

— Je n'ai pas d'avis à donner. Je ne puis que vous dire ce que je sais. Un Tartare est arrivé hier, bride abattue, de chez le général, avec l'ordre de faire lever le camp au bataillon et de se munir de biscuit pour deux jours. Maintenant, où, pourquoi, et pour combien de temps, cela, mon petit père, ne se demande pas. L'ordre est donné de marcher! Il suffit.

— Pourtant, si on ne prend de biscuit que pour deux jours, on ne tiendra pas plus longtemps la campagne.

— Oh! cela n'est pas une raison...

— Mais comment alors?... demandai-je, étonné.

— Mais comme cela. Quand nous allions à Darghi, nous avions pris avec nous du biscuit pour huit jours seulement, et nous y sommes bel et bien restés presque un mois.

— Est-ce que je pourrais vous accompagner? lui demandai-je, après un silence.

— Pour pouvoir, on le peut. Mais je vous engagerais plutôt à ne pas venir. A quoi bon s'exposer ?...

— Non, vous me permettrez de ne pas suivre votre conseil... Je suis ici depuis un

grand mois, à seule fin d'assister à une bataille; et vous voulez que je perde cette occasion ?

— Soit. Venez. Seulement, ma foi, vous feriez mieux de rester. Vous nous auriez attendu ici, à chasser. tandis que nous serions partis avec Dieu. Et comme cela serait bien ! dit-il avec une intonation si persuasive qu'au premier moment il me sembla que cela serait bien en effet.

Cependant je lui dis, d'un air décidé, que je ne resterais pour rien au monde.

— Qu'est-ce que vous voulez-voir, là-bas? continua le capitaine, qui tenait à me convaincre. Vous voulez savoir ce que c'est qu'une bataille? Vous n'avez qu'à lire Mikhaïlovsky-Danilevsky, son *Tableau de la guerre*, un beau livre; tout y est décrit en détail, et

la disposition de chaque corps, et comment se font les batailles.

— Au contraire, c'est justement cela qui ne m'intéresse pas, répondis-je.

— Eh bien! quoi, alors? Vous voulez tout simplement voir comment on tue les gens?... Ainsi, en 1832, il y avait ici un certain Espagnol, je crois, qui, lui non plus, ne servait pas dans l'armée. Il nous suivit pendant deux campagnes... Eh bien, il a été tué, ce gaillard-là. Ici, mon petit père, on n'étonne personne.

Si ennuyé que je fusse de voir le capitaine se méprendre si fort sur mon intention, je n'essayai même pas de le détromper.

— Était-il brave? lui demandai je.

— Dieu le sait! Il était toujours en tête; partout où il pleuvait des balles, il était là.

— Donc il était brave ? repris-je.

— Non, cela ne veut pas dire qu'il fût brave, de se fourrer partout où l'on n'avait que faire de lui...

— Qui appellerez-vous brave, alors ?

— Brave! brave!... répétait le capitaine de l'air d'un homme à qui l'on pose pour la première fois une question semblable... *Brave est celui qui se conduit comme il faut*, dit-il, après une réflexion.

Je me rappelai que Platon définissait la bravoure par le « savoir ce qu'on doit, ce qu'on ne doit pas craindre ». Et malgré le vague et le peu de clarté de la définition du capitaine, je pensai que le sens de ces deux formules n'était pas aussi différent qu'il pouvait sembler, et que, même, la définition du capitaine était plus exacte que celle du philosophe

grec ; car s'il avait pu s'exprimer comme Platon, il eût dit sans doute que celui-là est courageux qui craint *ce qu'on doit craindre*, et ne craint pas *ce qu'on ne doit pas craindre.*

Je voulus expliquer ma pensée au capitaine.

— Oui, lui dis-je, il me semble que dans tout danger il y a un choix à faire : et le choix fait, par exemple, sous l'influence du devoir, c'est là le courage, tandis que le choix fait sous l'influence d'un sentiment vil, c'est lâcheté. Donc, un homme qui, par vanité, ou par curiosité, ou par désir d'étonner, risque sa vie, ne saurait passer pour courageux ; et au contraire, un homme qui, sous l'influence d'un devoir, par sentiment de famille ou simplement par conviction, évitera

un danger, ne saurait être taxé de lâche.

Le capitaine me regardait avec une expression étrange, tandis que je parlais.

— Ah! cela, je ne saurais vous le prouver, dit-il en bourrant sa pipe. Mais nous avons un juncker qui aime à philosopher. Causez donc ensemble ; il écrit aussi des vers.

J'avais vu déjà le capitaine en Russie ; mais c'était seulement au Caucase que j'avais fait avec lui plus ample connaissance.

Sa mère, Maria Ivanovna Khlopova, une petite pomestchitsa [1], demeure à deux verstes de ma propriété. Avant mon départ pour le Caucase, j'étais allé la voir. La vieille dame avait été heureuse à l'idée que je verrais son

1. Féminin de *pomestchik*, propriétaire terrien.

Pachegnka (comme elle appelait le vieux et grisonnant capitaine), et que, lettre vivante, je pourrais lui donner force détails sur la vie de sa mère, et lui remettre quelque souvenir d'elle. Après m'avoir régalé d'excellents gâteaux et de volaille, Maria Ivanovna s'en fut dans sa chambre à coucher, et en revint avec un assez gros amulette, suspendu à un ruban de soie noire.

— Voilà notre petite mère protectrice, dit-elle en baisant l'image de la Sainte Vierge, qu'elle me tendit ensuite. Ayez l'obligeance, petit père, de la lui remettre. Voyez-vous, quand il est parti pour le Caucase, j'ai fait dire une messe, et promis que s'il demeurait vivant et sans blessure, je ferais faire cette image de la Sainte Vierge. Et voilà déjà dix-huit ans que la protectrice et les saints le

préservent : il n'a jamais été blessé une seule fois. et Dieu sait pourtant à combien de batailles il a pris part !...Quand Mikhaïlo, qui se trouvait avec lui, me parlait de mon fils, alors, le croirez-vous, mes cheveux se dressaient ; du reste, tout ce que je sais de lui, c'est par les autres ; mon petit pigeon, lui, ne m'écrit jamais rien de ses campagnes, il a trop peur de m'effrayer...

Moi-même, au Caucase, j'avais appris, par d'autres que lui, qu'il avait été blessé déjà quatre fois ; et, effectivement, il n'en avait rien dit à sa mère...

— Qu'il porte maintenant sur lui cette sainte image, poursuivit-elle ; par elle, je le bénis. Qu'il l'ait toujours sur lui dans la bataille ; dis-lui bien, mon petit père, que c'est la volonté de sa mère.

Je lui promis de m'acquitter fidèlement de sa commission.

— Je sais que vous l'aimerez, mon Pachegnka, reprit la vieille dame. C'est un si brave garçon! Me croirez-vous, il ne passe pas une année sans m'envoyer de l'argent; et il vient aussi en aide à ma fille Annouchka: tout cela au moyen de sa seule solde. Je remercie vraiment Dieu, conclut-elle les larmes aux yeux, de m'avoir donné un pareil enfant.

— Est-ce qu'il vous écrit souvent? demandai-je.

— Rarement, petit père; une fois par an, peut-être, et aussi, parfois, en envoyant l'argent. « Si, me dit-il, maman, je ne vous écris pas, c'est que je suis vivant et en bonne santé; et si, — Dieu préserve! — il m'ar-

rivait quelque chose, on t'écrirait bien sans moi. »

... Lorsque je remis au capitaine le souvenir de sa mère, il me demanda du papier, l'enveloppa avec soin et le serra précieusement. Je lui parlai beaucoup de sa mère : il gardait le silence. Quand j'eus fini, il se retira dans un coin et se mit à bourrer longuement, trop longuement, sa pipe.

— Oui, une bonne vieille, dit-il de son coin, d'une voix un peu voilée; je ne sais si Dieu nous permettra de nous revoir.

Ces simples paroles trahissaient une grande affection nuancée de tristesse.

— Pourquoi servez-vous ici? demandai-je.

— Il faut bien servir quelque part, répondit-il d'un air convaincu, et ici nous touchons

double solde, ce qui est beaucoup pour nous autres pauvres gens.

Le capitaine vivait sobrement. Il ne jouait pas aux cartes, faisait rarement la noce, et fumait le tabac le plus ordinaire.

Le capitaine me plaisait déjà avant : il avait une de ces figures russes simples et paisibles qu'il est agréable et facile de regarder droit aux yeux. Mais, après cet entretien, je me sentis pour lui une estime véritable.

II

Le lendemain, à quatre heures du matin, le capitaine vint me chercher. Il portait une vieille redingote tout usée, sans épaulettes, de larges pantalons de Lesghis[1], une papakha[2] blanche, à fourrure jaunie, un mauvais yataghan en bandoulière. Le petit cheval blanc qu'il montait marchait en baissant la tête et en agitant sans cesse sa queue peu fournie. Quoique l'accoutrement du bon capi-

1. Peuplade du Caucase.
2. Bonnet d'astrakan.

taine n'offrît rien de guerrier ni d'élégant, il manifestait pour tout ce qui l'entourait une telle indifférence, qu'il inspirait néanmoins de l'estime.

Je ne le fis pas attendre un seul moment : je montai aussitôt à cheval, et nous sortîmes tous deux par la grande porte du fort.

Le bataillon se trouvait déjà à deux cents sagènes [1] en avant de nous, et il nous apparaissait comme une masse noire et compacte en mouvement. On ne devinait la ligne qu'aux baïonnettes émergeant comme de longues aiguilles pressées. Parfois l'oreille percevait des chants de soldats, des roulements de tambour, et la magnifique voix d'un ténor de la 6e compagnie, dont je m'étais plusieurs fois délecté dans le fort.

1. 2^m 134^{mm}.

La route suivait le fond d'une abrupte vallée et longeait une rivière, en ce moment débordée. Des bandes de pigeons sauvages tournoyaient au-dessus des flots, tantôt se posant sur la berge pierreuse, tantôt tourbillonnant dans l'air, et parfois disparaissaient à la vue. Le soleil n'était pas encore levé; mais le haut du versant droit de la vallée commençait à s'éclairer. Des roches grises et blanchâtres, la mousse d'un jaune verdâtre humide de rosée, des cornouillers, des karatchags [1], peu à peu s'illuminaient à la transparente lumière dorée du levant. En revanche, l'autre versant et le creux restaient voilés par un épais brouillard agitant ses couches inégales et fumeuses; humide, morne, il présentait un mélange de couleurs in-

1. Arbustes de la faune caucasique.

définissable : lilas pâle, noirâtre, vert foncé et blanc. Juste devant nous, sur l'horizon sombre, des montagnes neigeuses profilaient, avec une précision singulière, leurs masses confuses d'un blanc intense, avec leurs ombres et leurs contours fantasques mais gracieux jusque dans leurs moindres détails. Des grillons, des sauterelles et des milliers d'autres insectes s'éveillaient dans les hautes herbes et remplissaient l'air de leurs bruits clairs et continus. Il semblait qu'une multitude de minuscules sonnettes tintassent dans vos oreilles. On respirait dans l'air l'eau, l'herbe, le brouillard, en un mot le bonheur d'une belle matinée d'été.

Le capitaine battit le briquet et alluma sa pipe. L'odeur de son tabac et de l'amadou me parut très agréable. Nous avions pris un

raccourci pour rejoindre plus vite le bataillon. Le capitaine semblait plus absorbé dans ses pensées que d'ordinaire; ses dents ne lâchaient pas sa petite pipe du Daghestan, et à chaque pas il éperonnait son cheval, lequel, se balançant de côté et d'autre, laissait des traces presque invisibles de son passage à travers les hautes herbes. D'entre ses sabots s'envola un faisan, avec ces cris et ces battements d'ailes qui font tressaillir les chasseurs.

Le capitaine ne lui prêta aucune attention. Nous allions atteindre le bataillon, lorsque retentit derrière nous le galop d'un cheval, et au même instant nous fûmes dépassés par un jeune et joli officier en haut bonnet d'astrakan blanc. En passant auprès de nous, il sourit, salua de la tète le capitaine et leva

a badine... Je n'eus que le temps de remarquer sa bonne grâce à se tenir en selle, ses beaux yeux noirs, son nez fin, et les poils follets de sa moustache naissante. Ce qui me charma en lui, ce fut le sourire qu'il ne put retenir en s'apercevant que nous l'examinions. Rien que ce sourire trahissait son extrême jeunesse.

— Et où court-il? murmura, d'un air mécontent, le capitaine sans lâcher la pipe des dents.

— Qui est-ce? lui demandai-je.

— Le sous-lieutenant Alanine, un officier subalterne de ma compagnie. Il n'est arrivé au corps, tout frais émoulu de l'école, que le mois dernier.

— C'est sans doute le premier engagement qu'il aura vu? demandai-je.

— Mais oui, c'est pour cela qu'il est si ravi, dit le capitaine en hochant la tête d'un air de philosophie. O jeunesse!

— Et pourquoi ne serait-il pas ravi? Je conçois qu'un jeune officier trouve cela très intéressant.

Le capitaine garda le silence pendant deux minutes.

— Eh bien! c'est ce que je dis... la jeunesse! reprit-il avec une voix de basse. Pourquoi se réjouir avant d'avoir rien vu? Voilà : quand il aura assisté à quelques engagements, il ne sera plus tant ravi que cela. Nous sommes, par exemple, en ce moment une vingtaine d'officiers en marche. Quelqu'un de nous sera tué ou blessé, cela est sûr : aujourd'hui moi, demain lui, après-demain un troisième. Qu'y a-t il donc de si réjouissant?

III

A peine le soleil, surgissant de derrière les cimes, se mit-il à éclairer la vallée où nous avançions que la buée tremblante du brouillard se dissipa. Il faisait chaud. Les soldats, fusil à l'épaule et sac au dos, cheminaient lentement sur la route poudreuse. On entendait parfois dans les rangs le dialecte de l'Ukraine et des rires. Quelques vieux soldats en uniforme blanc, — des sous-officiers pour la plupart, — marchaient en flanc, la pipe à la bouche et s'entretenaient

avec gravité. Des voitures, lourdement chargées et attelées de trois chevaux, se traînaient pas à pas, soulevant une poussière qui planait, immobile.

Les officiers chevauchaient en avant. Quelques-uns faisaient les braves, c'est-à-dire qu'ils fouettaient leurs chevaux, les lançaient au galop et les arrêtaient net, tout en tournant la tête. D'autres avaient l'œil aux chanteurs qui, malgré la chaleur étouffante, ne cessaient de chanter un refrain après l'autre.

Une centaine de sagènes en avant du détachement, caracolait, accompagné de Tartares, un grand et bel officier en uniforme asiatique. Il passait, dans le régiment, pour un brave à toute épreuve, disant hardiment son fait à chacun. Son costume, son attitude, ses moindres mouvements trahissaient chez

lui le désir d'être pris pour un Tartare. Il s'adressait même à ses compagnons dans une langue qui m'était inconnue; mais aux regards moqueurs que ceux-ci échangeaient, je crus voir qu'ils ne le comprenaient guère.

C'était un de nos jeunes officiers, un de ces preux nourris de Marlinsky et de Lermontov, qui ne voient le Caucase qu'à travers les prismes des « héros de notre temps [1] », et, dans tous ses actes, il suivait non ses propres penchants, mais l'exemple de ces héros.

Ce lieutenant, par exemple, aimait peut-être la société des dames du monde et des grands personnages, — généraux, colonels, aides-de-camp ; — je suis même certain qu'il

1. Allusion au type décrit par Lermontov dans « *Un héros de notre temps* ».

aimait une pareille société, car il était vaniteux au plus haut point; mais il considérait comme de son strict devoir de tourner le dos à tous les hauts personnages avec une grossièreté assez mitigée, il est vrai, et quand une barinia apparaissait dans la forteresse, il se croyait obligé de passer sous ses fenêtres, avec ses amis, en chemise rouge et les pieds nus dans ses souliers, et de faire du bruit non pour l'offenser, mais pour lui montrer qu'il avait de jolis pieds blancs, et qu'on se fût épris aisément de lui, s'il eût bien voulu s'y prêter.

D'autres fois, il partait de nuit avec deux ou trois Tartares soumis pour les montagnes; et là, d'épier, de tuer les Tartares révoltés; quoique son cœur lui dît qu'il n'y eût là rien d'héroïque, il se croyait tenu de faire souf-

frir les hommes, se disant revenu d'eux, s'imaginant les haïr et les mépriser Il portait sans cesse deux choses sur lui : une grande icone suspendue à son cou et un poignard en bandoulière sur sa chemise; il ne s'en séparait pas même pour dormir. Il se croyait sincèrement des ennemis, se figurait avoir à se venger des autres, et se délectait à l'idée de laver son offense dans le sang. Il était convaincu que ces sentiments de haine, de vengeance et de mépris pour l'humanité étaient des sentiments supérieurs et poétiques; mais sa maîtresse, une Tcherkesse, cela va sans dire, que j'eus l'occasion de voir par la suite, m'assura que c'était l'homme le plus doux, le plus débonnaire, et que, chaque soir, après avoir griffonné des notes farouches, il faisait ses comptes sur du

papier bien réglé et priait Dieu à genoux. Combien dut-il souffrir pour arriver à *paraître* ce qu'il voulait *être!* Car ses camarades et ses soldats n'avaient pas du tout sur lui l'opinion qu'il eût voulu leur donner.

Une fois, dans une de ces excursions nocturnes, il lui arriva de blesser à la jambe un Tchetchène révolté et de le faire prisonnier. Ce Tchetchène vécut six semaines de suite chez le lieutenant, qui le soignait comme son meilleur ami; et quand l'autre fut guéri, il le renvoya avec des présents. Au cours d'une expédition ultérieure, comme le lieutenant se repliait avec les siens, il s'entendit appeler dans les rangs ennemis; et son Tchetchène, s'avançant, lui fit signe d'en faire autant de son côté. Le lieutenant s'approcha de son ami et lui serra la main;

pendant ce temps les Tchetchènes, restés à l'écart, s'abstenaient de tirer ; mais à peine avait-il tourné son cheval, que plusieurs hommes firent feu sur lui, et une balle lui effleura le derrière.

Une autre fois, je vis un incendie dans le fort : deux compagnies cherchaient à l'éteindre. Au milieu de cette foule éclairée par la flamme, apparut tout à coup une silhouette d'homme à cheval. Cette silhouette, se frayant un passage, arriva tout près du feu. Alors le lieutenant, — c'était lui, — mit pied à terre et se jeta dans le brasier. Cinq minutes après, il en ressortit, les cheveux roussis, le coude brûlé, emportant dans sa poitrine deux colombes qu'il avait sauvées des flammes.

Il s'appelait Rosenkranz. Mais il parlait

volontiers de ses origines, qu'il faisait remonter jusqu'aux Varègues, et il démontrait clair comme le jour que ses aïeux et lui étaient des Russes pur sang.

IV

Le soleil avait déjà parcouru la moitié de sa carrière, et, par l'air embrasé, dardait ses rayons sur la terre sèche; le ciel, d'un bleu sombre, était d'une pureté absolue. La base des montagnes neigeuses commençait à se voiler de buées lilas-pâle. L'atmosphère immobile semblait remplie d'une poussière transparente. La chaleur augmentait toujours.

En arrivant au bord d'un ruisseau, à mi-chemin de l'étape, le détachement fit halte. Les soldats, ayant mis leurs fusils en fais-

ceaux, coururent au ruisseau. Le commandant s'assit sur un tambour, à l'ombre, et réfléchissant sur son visage plein l'importance de son grade, il se disposa à manger avec quelques-uns de ses officiers. Le capitaine s'étendit sur l'herbe, abrité par le fourgon de la compagnie. Le brave lieutenant Rosencranz, avec d'autres jeunes officiers, s'installèrent sur leurs manteaux et se préparèrent à faire la noce, comme le donnaient à entendre nombre de flacons et de bouteilles déposés auprès d'eux, et aussi l'animation particulière des chanteurs, lesquels, s'étant rangés en demi-cercle, chantaient en sifflant la *pliassovaïa* [1] du Caucase, sur l'air de la *Lezghinka* [2] :

1. Terme générique : danse nationale.
2. Danse nationale indigène.

Schamyl a eu l'idée de se révolter
Dans les années passées...
Traï-raï, ra-ta-taï...
Dans les années passées...

Parmi ces officiers, se trouvait aussi ce eune sous-lieutenant qui nous avait dépassés le matin. Il était fort amusant : ses yeux étincelaient ; sa langue s'embrouillait quelque peu ; il accablait chacun d'embrassades et de protestations d'amitié. Pauvre petit! Il ne savait pas encore à quel point il pouvait être ridicule, et que la franchise et la tendresse dont il assommait ses camarades provoqueraient, non point l'affection dont il était avide, mais des railleries. Il ne savait pas non plus, lorsque, s'étendant sur son manteau et s'accoudant sur le sol, il rejetait en arrière ses épais cheveux noirs, à quel point il était gentil.

Deux officiers, assis sous le fourgon, jouaient au *dourak*[1] sur un nécessaire de voyage.

J'écoutai curieusement les conversations des soldats et des officiers, j'examinai d'un œil attentif l'expression de leurs physionomies. Mais je ne pus décidément remarquer chez aucun même l'ombre de l'inquiétude que je ressentais moi-même : leurs lazzi, leurs rires, leurs histoires exprimaient une indifférence, une insouciance absolues des dangers imminents. Ils n'avaient pas même l'air de se douter que plus d'un parmi eux ne repasserait plus par cette route.

1. Jeu de cartes.

V

A sept heures du soir, tout poudreux et tout fatigués, nous entrions par la large porte du fort N***. Le soleil se couchait, jetant d'obliques rayons roses sur les batteries pittoresques et les jardins aux grands arbres qui couronnaient la forteresse, et les champs jaunissants, et les nuages blancs qui s'amoncelaient le long des montagnes neigeuses, comme pour les imiter en formant une chaîne aux contours fantasques. Le jeune croissant de la lune apparaissait à l'horizon

comme un petit nuage transparent. Dans l'aoul[1] situé au pied du fort, un Tartare appelait les fidèles à la prière du haut de sa terrasse. Les chanteurs chantaient plus allègrement.

Après avoir changé de toilette et pris un peu de repos, je me rendis chez un aide-de-camp de mes amis pour le prier de faire part au général de mes intentions. En m'éloignant du faubourg où je m'étais arrêté, j'eus l'occasion d'observer dans le fort un spectacle assez inattendu pour moi. Un coquet équipage à deux places passa devant moi : on distinguait un élégant chapeau de femme et l'on entendait des lambeaux de conversation en langue française. D'une

[1] Village en langue indigène.

fenêtre ouverte de la maison du commandant s'échappaient des sons de quelque polka « Lisagnka » ou « Kategnka », jouée sur un mauvais piano. En passant devant un café, j'aperçus quelques scribes avec la cigarette aux doigts et buvant du vin, et j'entendis que l'un d'eux disait à l'autre :

— Mais permettez... En politique, Maria Grigorievna est la première...

Un juif voûté, vêtu d'une redingote usée, et l'air maladif, traînait péniblement un orgue de Barbarie aux notes criardes, et tout le faubourg retentissait de *Lucia de Lammermoor*.

Deux femmes aux robes bruissantes, un foulard de soie sur la tête, une ombrelle de couleur voyante à la main, cheminaient devant moi, sur le trottoir, majestueusement.

Deux jeunes filles, l'une en robe rose, l'autre en robe bleu de ciel, la tête nue, debout près d'une maisonnette, riaient d'un rire suraigu et forcé, dans le but manifeste de se faire remarquer par les officiers qui passaient.

Les officiers, en uniformes frais, en gants blancs, en épaulettes rutilantes, se promenaient dans les rues et le jardin public.

Je trouvai mon ami à l'étage inférieur de la maison du général. A peine avais-je eu le temps de lui expliquer mon désir, qu'il jugeait très réalisable, que nous vîmes apparaître, devant la fenêtre à laquelle nous étions accoudés, le coquet équipage de tantôt. Les chevaux s'arrêtèrent ; de la voiture descendit un homme svelte en uniforme de

la ligne, en épaulettes de major [1], qui pénétra chez le général.

— Excusez-moi, je vous prie, me dit l'aide-de-camp en se levant; il faut absolument que j'aille annoncer au général...

— Qui est-ce donc qui vient d'arriver? demandai-je.

— La comtesse, répondit-il en boutonnant son uniforme, et en montant vivement l'escalier.

Quelques minutes après sortit sur le perron un très joli homme, de petite taille, dans une redingote sans épaulettes, une croix blanche à la boutonnière. Le major, l'aide-de-camp et deux autres officiers le suivaient. La démarche, la voix, tous les mouvements

1. Commandant.

du général trahissaient un homme tout pénétré de son importance.

— Bonsoir, madame la comtesse [1], dit-il en lui tendant la main à travers la portière.

Une petite main gantée serra celle du général, et un mignon visage souriant sous un chapeau jaune apparut dans l'ouverture.

De toute la conversation, qui dura quelques minutes, j'entendis seulement ce que disait, avec un sourire, le général passant devant moi.

— Vous savez que j'ai fait vœu de combattre les infidèles ; prenez donc garde de le devenir [1].

Un rire résonna dans la voiture :

— Adieu donc, cher général [1].

1. En français dans le texte.

— Non, à revoir, dit le général en gravissant l'escalier. N'oubliez pas que je m'invite pour la soirée de demain[1].

La voiture partit.

— Voilà encore un homme, pensai-je en revenant chez moi, qui a tout ce qu'un Russe recherche : un grade, la richesse, une haute noblesse ; et cet homme-là, à la veille d'une bataille, qui finira Dieu sait comme, plaisante avec une jolie femme, lui promet de venir boire du thé chez elle le lendemain, comme s'il l'avait rencontrée dans un bal.

Je trouvai chez l'aide-de-camp un jeune homme qui m'étonna plus encore ; c'était un lieutenant du régiment K***, qui se distinguait par une timidité presque féminine : il

1. En français dans le texte.

venait épancher son dépit et son indignation contre les gens qui, disait-il, intriguaient pour l'empêcher de prendre part à l'action. Il disait qu'agir ainsi était vil et d'un mauvais camarade, qu'il s'en souviendrait, etc.

Malgré l'attention que j'apportais à le regarder et à l'écouter, je dus me convaincre qu'il ne feignait point. Il était vraiment indigné et attristé qu'on l'empêchât d'aller tirer sur les Tcherkesses et essuyer leurs coups de feu. Il était vexé comme un enfant qu'on vient de fouetter injustement... Je n'y comprenais rien du tout.

VI

C'était à dix heures du soir que la colonne devait se mettre en marche. A huit heures et demie, je montai à cheval et me rendis chez le général ; mais supposant que lui et l'aide-de-camp étaient occupés, je m'arrêtai dans la rue, j'attachai mon cheval à un pieu de la palissade et m'assis sur la zavalinka [1], pour rejoindre le général dès sa sortie.

La chaleur et l'éclat du soleil avaient fait place à la fraîcheur de la nuit et à la pâle

1. Remblai de terre qui fait le tour des maisons.

clarté de la nouvelle lune. Des lumières couraient derrière les fentes des volets et les carreaux des fenêtres. Les hautes cimes des peupliers qui se dressaient à l'horizon, derrière les maisonnettes, semblaient plus noires et plus hautes. Les longues ombres des maisons, des arbres, des haies, se dessinaient gracieusement sur la route argentée et poudreuse. Des voix de grenouilles résonnaient sur la rivière. On entendait dans les rues, tantôt des pas précipités, tantôt des bruits de conversation ou le galop d'un cheval. Du faubourg arrivaient de temps à autre les sons d'un orgue de Barbarie, qui jouait tantôt « *viyoutt vitri* [1] », tantôt quelque « Aurora-Walzer [2] ».

1. Les vents soufflent. Chanson d'Ukraine.
2. Allemand. Valse de l'aurore.

Je ne dirai pas à quoi je songeai : d'abord j'aurais honte d'avouer les pensées désolées qui, se succédant à la file, obsédaient, envahissaient mon âme, tandis que je ne voyais autour de moi que de la joie; et puis cela importe peu à mon récit. J'étais si absorbé, que je n'entendis même pas la cloche sonner onze heures, et le général passer avec toute sa suite.

L'arrière-garde était encore dans le fort. Ce fut à peine si je pus, sur le pont, me frayer un chemin à travers les canons, les caissons, les voitures de munitions et les officiers qui criaient leurs ordres. Après avoir franchi la porte, je longeai au trot la masse de l'armée qui s'étendait l'espace d'une verste et je rejoignis le général. Pendant que l'artillerie défilait comme un seul canon,

suivie des officiers à cheval, je fus frappé, comme d'une grossière dissonance parmi cette solennelle harmonie, par une rauque voix allemande qui demandait du feu.

Le ciel se couvrait peu à peu de longs nuages d'un gris sombre. Çà et là seulement des étoiles étincelaient. La lune avait déjà disparu derrière un noir horizon de montagnes. L'air était si calme et si tiède que pas un brin d'herbe ne bougeait ; pas un nuage. Devant moi se dressait un mur compacte, obscur et mouvant ; derrière suivaient des taches mobiles : c'était l'avant-garde à cheval, et le général avec sa suite. Le silence était si profond qu'on entendait distinctement tous les sons charmeurs et mystérieux de la nuit. Le hurlement lointain et monotone des chacals, ressemblant tantôt à

des pleurs désespérés, tantôt à des rires; l'uniforme chanson des cri-cris, des grenouilles, des cailles, un grondement indéfinissable qui allait se rapprochant, et toute cette vie nocturne, presque imperceptible, de la nature, qu'on ne saurait ni comprendre ni exprimer : tout se fondait en un seul son, ce son plein et harmonieux que nous appelons le silence de la nuit. Ce silence alternait ou plutôt se mariait avec le pas sourd des sabots, et le frôlement des hautes herbes au passage du détachement.

Parfois seulement, le bruit d'un lourd canon, le cliquetis des baïonnettes entrechoquées, des voix étouffées et les ébrouements des chevaux.

La nature respirait une beauté, une puissance apaisantes.

Les hommes se sentiraient-ils donc trop à l'étroit sur cette belle terre, sous l'infini de ce ciel étoilé? Comment peuvent-ils nourrir de tels sentiments de haine et de vengeance, une telle rage de destruction de leurs semblables? Tout ce qui grouille de mauvais dans le cœur de l'homme devrait, ce me semble, se dissiper dans cette intimité avec la nature, — cette expression absolue du beau et du bon.

VII

Nous marchions déjà depuis plus de deux heures. Je sentis un frisson; le sommeil me gagnait. Je m'inclinai sur le cou de mon cheval et, fermant les paupières, je m'oubliai quelques minutes.

Tout à coup je fus réveillé par un bruit familier. Pendant mon assoupissement, je n'avais pas cessé d'entendre ce grondement dont je n'avais pu m'expliquer la nature : c'était le bruit de l'eau. Nous entrions dans une gorge profonde, et nous nous rappro-

chions d'un torrent, alors en pleine crue. L'horizon se resserrait de plus en plus. Parfois, sur le fond obscur des montagnes, brillaient et s'évanouissaient des feux éclatants.

— Dites-moi, je vous prie, que signifient ces feux? demandai-je à voix basse au Tartare qui chevauchait près de moi.

— Tu ne le sais donc pas? me répondit-il.

— Non.

— C'est le montagnard qui a attaché une gerbe de paille au bout d'une perche, et qui agite le feu.

— Dans quel but?

— Pour que chacun apprenne que le Russe est là. Maintenant, dans les aouls, ajouta-t-il en riant, aï, aï! on tremble que les mécréants n'emportent le butin.

— Sait-on déjà dans la montagne que la troupe est en marche?

— Hé ! comment ne le sauraient-ils pas? Ils le savent toujours. Nos gens sont hommes à savoir cela.

— Alors, Schamyl fait ses préparatifs de combat? lui demandai-je.

— Non, répliqua-t-il en secouant la tête en signe de dénégation. Schamyl n'entrera pas en campagne. Schamyl enverra son *nahib* [1], tandis que lui-même, au plus haut de la montagne, regardera par un tuyau [2].

— Se trouve-t-il loin?

— Pas loin. Voilà, par la gauche, il y aurait une dizaine de verstes.

— Et comment le sais-tu? y serais-tu allé?

1. Son lieutenant.
2. Porte-vue.

— Oui. Nous autres nous allons partout dans la montagne.

— Et tu as vu Schamyl?

— Oh! que non! Schamyl, nous ne pouvons pas le voir, nous autres. Cent, trois cents, mille gardes et Schamyl au milieu, fit-il, avec une expression d'obséquieux respect.

En jetant un regard vers le haut, on voyait que le ciel commençait à s'éclairer à l'horizon. Mais dans la gorge que nous suivions, il faisait encore sombre et humide.

Tout à coup, un peu devant nous, des lumières éclatèrent dans l'obscurité. Au même instant, des balles sifflèrent, et, dans le silence qui nous enveloppait, retentirent des coups de fusil et un cri aigu. C'était un piquet de l'avant-garde ennemie. Les Tar-

tares qui le composaient avaient tiré au hasard en poussant un cri et s'étaient enfuis.

Tout se tut. Le général appela l'interprète. Un Tartare, en uniforme blanc de Tcherkesse, s'approcha de lui, et tous deux s'entretinrent longtemps en chuchotant.

— Colonel Khassanov, faites égailler les hommes, dit le général d'une voix basse et traînante, mais très distincte.

Le détachement atteignit la rivière, laissant derrière lui les montagnes noires et la gorge. Le jour commençait à poindre. Le ciel, parsemé de rares étoiles pâlies, semblait avoir remonté. L'aurore brillait à l'Orient. Une petite brise fraîche et pénétrante souffla de l'Occident, et une buée, légère comme une vapeur, s'éleva au-dessus de la rivière bruissante.

VIII

Le guide nous indiqua le gué, et l'avant-garde à cheval passa la rivière, bientôt suivie par le général et sa suite. L'eau frappait les chevaux au poitrail, et se précipitait avec une violence extraordinaire à travers les pierres blanches qui émergeaient çà et là ; elle formait, entre les jambes des chevaux, des torrents écumants. Les bêtes, étonnées du fracas des flots, levaient la tête et dressaient les oreilles, mais s'avançaient en cadence, prudemment, sur le fond inégal, en

luttant contre le courant. Les cavaliers relevaient leurs jambes et leurs armes. Les fantassins, littéralement en chemise, ayant en l'air, au-dessus de l'eau, leurs fusils avec leurs effets noués au bout, la main dans la main, par groupes de vingt, essayaient, avec des efforts qu'exprimait leur visage, de résister au flot. Les artilleurs, avec de grands cris, poussaient au trot leurs chevaux dans la rivière. Les canons et les caissons verts, que l'eau recouvrait de temps en temps, résonnaient sur le lit pierreux. Mais les bons petits chevaux de la mer Noire tiraient allègrement, fendaient l'écume, puis, la crinière et la queue ruisselantes, remontaient sur la berge opposée.

Aussitôt le passage opéré, le général laissa voir sur son visage les traces d'une

grande préoccupation. Il pirouetta et, suivi de la cavalerie, s'en fut au trot à travers une large clairière qui s'ouvrait devant nous. Les Cosaques s'éparpillèrent dans la lisière de la forêt.

On voyait, parmi les arbres, un Tcherkesse à pied, puis un autre, un troisième... L'un des officiers dit :

— Ce sont les Tartares.

Voici qu'une légère fumée part de derrière un arbre... Un coup de feu, un autre... Notre fusillade, plus nourrie, domine, de son crépitement, celle de l'ennemi. Parfois, seulement, une balle avec un bruit lent, semblable au vol d'une abeille, prouve, en sifflant à nos oreilles, qu'on tire aussi contre nous. Voici que la ligne, au pas gymnastique, et les canons, au trot, passent à la file.

On entend les grondement des canons, le son métallique du vol du boulet, le sifflement des obus, le crépitement des coups de feu. La cavalerie, la ligne et l'artillerie surgissent de tous les côtés dans la vaste clairière.

La fumée des canons, des obus et des fusils se confond avec le brouillard et la buée qui couvre la verdure.

Le colonel Khassanov galope vers le général et, en plein élan, arrête net son cheval.

— Votre Excellence, dit-il en portant la main à son bonnet, ordonnez de lancer la cavalerie en avant, on voit des drapeaux.

Et il montrait du fouet les cavaliers tar tares précédés de deux hommes qui, montés sur des chevaux blancs, portaient au bout d'un bâton des chiffons rouges et bleus.

— Allez avec Dieu, Ivan Mikhaïlovitch, dit le général.

Le colonel fait volte-face sur place, tire son sabre et crie :

— Hurrah !

— Hurrah ! Hurrah ! Hurrah ! répéta-t-on dans les rangs.

Et la cavalerie s'élance au galop derrière le colonel.

Tous regardent avec une ardente et sympathique curiosité : on voit un drapeau, un autre, un troisième, un quatrième...

L'ennemi, sans attendre la charge, disparaît dans le bois et ouvre, de là, une fusillade nourrie. Les balles tombent plus dru.

— Quel charmant coup d'œil ! dit le général en sautillant à l'anglaise sur son pur sang aux jambes effilées.

— Charmant! répond le major en faisant caracoler sa monture.

Et, fouettant son cheval, il s'approche du général.

— C'est un vrai plaisir que la guerre dans un aussi beau pays [1], dit-il.

— Et surtout en bonne compagnie [1], ajoute le général, avec un sourire gracieux.

Le major s'inclina.

A ce moment, avec un sifflement rapide et aigre, un boulet passe et se heurte contre quelque chose. On entend, derrière, le gémissement d'un blessé. Ce gémissement me frappe si étrangement, que ce tableau militaire perd instantanément tout son charme; mais personne, hors moi, ne semble le remarquer : le major rit, semble-t-il, à gorge

1. En français dans le texte.

déployée ; un autre officier reprend tranquillement le cours de sa phrase. Le général regarde d'un autre côté et, de son sourire le plus calme, prononce quelques mots en français.

— Ordonnerez-vous de riposter à leur feu ? demande en s'approchant au galop le chef de l'artillerie.

— Oui, faites-leur peur, dit nonchalamment le général en allumant un cigare.

La batterie se met en ligne et le feu commence.

Le sol gémit sous la canonnade. Des étincelles jaillissent de toutes parts, et une fumée, qui permet à peine d'entrevoir les servants des pièces, obscurcit la vue.

L'aoul est bombardé. De nouveau le colonel Khassanov s'approche, et, sur un ordre

du général, il s'élance vers l'aoul. Des cris de guerre retentissent de nouveau, et la cavalerie disparaît sous les nuages de poussière qu'elle soulève.

Le spectacle était vraiment majestueux. Pour moi, qui navais' paspris part à l'affaire, et peu aguerri, une seule chose gâtait l'impression générale : c'était la manifeste inutilité de tous ces mouvements, de toute cette animation, de tous ces cris. Malgré moi, mon esprit évoquait la comparaison d'un qomme qui pourfendrait à toute volée le vide avec sa hache.

IX

L'aoul était déjà occupé par les nôtres, et pas une seule âme ennemie ne s'y trouvait, lorsque le général, avec sa suite où je m'étais mêlé, s'en approcha.

Des huttes longues et propres, aux toits plats, en terre battue, aux cheminées pittoresques, s'étendaient sur des tertres inégaux et pierreux, entre lesquels serpentait un ruisseau. D'un côté, éclairés par l'ardente lumière du soleil, apparaissaient de verts jardins plantés de poiriers et de pruniers ;

de l'autre, surgissaient d'étranges ombres, des pierres tombales et de longues perches de bois terminées par des boules et des drapeaux multicolores ; c'étaient les tombes des djighits[1].

La troupe était rangée en bon ordre devant la porte.

Une minute après, les dragons, les Cosaques, les fantassins se répandaient dans les rues tortueuses, et l'aoul désert s'anima. Ici, c'est un toit qui s'effondre ; la hache frappe le bois dur et brise une porte en planches ; là, flambent une meule de foin, une haie, une maison. Une épaisse fumée s'élève en volutes dans l'air serein. Voilà qu'un Cosaque passe traînant un sac de farine et un

1. Chefs militaires.

tapis. Un soldat sort tout joyeux d'une maisonnette avec une cuvette en fer blanc et des hardes. Un autre, de ses bras étendus, s'efforce d'attraper deux poules qui se débattent contre la haie en coatcadant. Un troisième, ayant trouvé une cruche de lait, s'abreuve et, avec un gros rire, la jette ensuite par terre.

Le bataillon avec lequel j'avais quitté le fort N*** était aussi dans l'aoul. Le capitaine, assis sur le toit d'une hutte, lâchait des bouffées de sa courte pipe avec un air si indifférent, qu'en l'apercevant j'oubliai que j eme trouvais dans un aoul envahi ; je me faisais l'effet d'être chez moi.

— Ah ! vous voilà ici, vous aussi ! dit-il en me voyant.

aLhaute stature du lieutenant Rosencranz

apparaissait ici et là, dans l'aoul. Il ne cessait de donner des ordres, de l'air d'un homme fortement préoccupé. Je le vis sortir, triomphant, de l'une des huttes : derrière lui des soldats entraînaient un vieux Tartare, lié avec des cordes. Le vieillard, qui n'avait pour tout vêtement qu'un bechmet bariolé et des culottes en haillons, paraissait débile au point que ses bras osseux, fortement attachés derrière le dos, semblaient tenir à peine à ses épaules. Ses pieds nus et tournés se mouvaient péniblement. Son visage, et même une partie de sa tête rasée, étaient sillonnés de rides profondes. La bouche, édentée et tordue, remuait sans cesse entre sa barbe et ses moustaches grises et taillées, comme s'il eût mâché quelque chose. Mais dans ses yeux rouges et sans cils luisait une flamme ; il

s'y lisait une indifférence sénile pour la vie.

Rosencranz lui demanda, par le canal d'un interprète, pourquoi il n'était pas parti avec les autres.

— Où serais-je allé? dit-il en regardant tranquillement de côté.

— Là où sont allés les autres ! fit observer quelqu'un.

— Les djighits sont allés combatre les Russes, et moi je suis un vieillard.

— Tu n'as donc pas peur des Russes ?

— Qu'est-ce que les Russes peuvent me faire ? Je suis un vieillard, répéta-t-il en promenant sur les assistants un regard indolent.

En repassant, je remarquai le vieillard sans bonnet, et toujours garotté, à cheval derrière un Cosaque; il regardait autour de

lui avec la même indifférence. Il devait servir à l'échange des prisonniers.

Je montai sur le toit, et m'installai auprès du capitaine.

— L'ennemi n'était pas nombreux, lui dis-je, désireux de connaître son opinion sur l'engagement.

— L'ennemi ? répéta-t-il avec étonnement; mais il n'y en avait pas du tout. Peut-on appeler cela l'ennemi ?... Voilà; vous verrez ce soir, quand nous nous retirerons, quelle conduite on nous fera. C'est par là qu'il va en venir ! ajouta-t-il en montrant de sa pipe le bois traversé par nous le matin.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, inquiet, en interrompant le capitaine, et en désignant des Cosaques du Don qui faisaient cercle

non loin de nous autour de quelque chose.

On entendait parmi eux comme des pleurs d'enfants et des paroles :

— Hé ! ne l'assomme pas ! Arrête !... On nous verrait... Tu as un couteau, Evstigniéitch ?... Donne le couteau !

— Ils sont en train de se partager quelque chose, les vauriens, dit tranquillement le capitaine.

Au même instant, surgit tout à coup de derrière un coin le joli sous-lieutenant, avec un visage enflammé et épouvanté ; et en gesticulant, il se précipita vers les Cosaques :

— Ne le touchez pas ! Ne le frappez pas ! cria t-il d'une voix d'enfant.

A la vue d'un officier, les Cosaques s'écartèrent, lâchant un agneau blanc. Le jeune

sous-lieutenant, tout confus et surpris, murmura quelques mots et s'arrêta.

En nous apercevant sur le toit, le capitaine et moi, il rougit encore plus, et courant vers nous :

— Je croyais que c'était un enfant qu'ils voulaient tuer, dit-il avec un sourire timide.

X

Le général partit en avant avec la cavalerie. Le bataillon avec lequel j'avais quitté le fort de N*** demeura à l'arrière-garde. Les compagnies du capitaine Khlopov et du lieutenant Rosencranz se repliaient ensemble.

La prédiction du capitaine se réalisa de point en point. A peine entrions-nous dans le petit bois qu'il m'avait montré, que, des deux côtés, apparurent, allant et venant, des montagnards à cheval et à pied, et si

près de nous, que je pus fort bien voir quelques-uns d'entre eux, le cou baissé, le fusil à la main, courir d'un arbre à l'autre.

Le capitaine ôta son bonnet et fit pieusement un signe de croix. Quelques vieux soldats l'imitèrent. On entendait dans le bois des hurlements et des cris : « yaï ! giaïours ! Ourouss[1]... yaï ! » Les détonations sèches et courtes des carabines se succédaient : de toutes parts sifflaient les balles. Les nôtres ripostèrent en silence par un feu de peloton. Parfois seulement on entendait dans nos rangs des remarques de ce genre :

— C'est de là qu'*il* [2] tire !

— Ça *lui* est facile de tirer de derrière un arbre !

1. Russes. Mot tartare.
2. L'ennemi, dans le langage des soldats russes.

— Il nous faudrait de la mitraille!

Et voici que le canon joignit la colonne. Aux premiers obus, l'ennemi semblait faiblir; mais, un instant après, à chaque pas que faisaient nos troupes, son feu, ses cris et ses hurlements augmentaient d'intensité.

Nous étions à peine à trois cents sagènes de l'aoul, que ses boulets commençaient déjà à voler par-dessus nos têtes. Je vis un soldat tué par un obus... Mais pourquoi retracer les détails de cet horrible tableau, quand j'aurais donné beaucoup pour l'oublier moi-même!

Le lieutenant Rosencranz tirait lui-même des coups de carabine; de sa voix enrouée, il criait sans répit après les soldats, et s'élançait à toute bride d'un bout à l'autre de

la colonne. Il était un peu pâle, ce qui seyait fort à sa physionomie martiale.

Le joli sous-lieutenant était tout à la joie : ses beaux yeux noirs brillaient d'audace; sa bouche souriait légèrement. Il revenait sans cesse vers le capitaine, lui demandant la permission de s'élancer à l'*hurrah*[1].

— Dispersons-les! disait-il d'un air convaincu. Ma parole, nous les disperserons!

— Inutile, répondit le capitaine d'un ton bref. Il faut se replier.

La compagnie du capitaine occupait la lisière du bois, et les soldats accroupis ne tiraient que pour riposter. Le capitaine, dans sa redingote usée et son bonnet hérissé, lâchant la bride à son petit cheval blanc, les

1. C'est-à-dire à la charge, qui s'exécute aux cris de: Hurrah!

jambes pliées sur l'étrier raccourci, demeurait immobile et silencieux à la même place. Les soldats savaient si bien ce qu'ils avaient à faire, qu'on n'avait pas besoin de leur donner des ordres. Parfois, seulement, le capitaine élevait la voix, pour gronder ceux qui dressaient la tête. Le capitaine offrait un aspect très peu militaire. En revanche, il y avait en lui tant de naturel et de simplicité que j'en fus tout surpris.

— Voilà le vrai brave! me disais-je malgré moi.

Il était tel que j'avais l'habitude de le voir toujours; les mêmes mouvements tranquilles, la même voix égale, le même air de franchise sur son visage simple et laid. Seulement, à son regard, plus serein que d'habitude, on pouvait reconnaître en lui l'atten-

tion d'un homme occupé à son affaire. Cela n'est pas peu dire : *toujours le même.* Combien de modifications ne surprenais-je pas chez les autres ! L'un affecte plus de calme, l'autre plus de gravité, un troisième plus de gaîté qu'à l'ordinaire ; tandis qu'on voit sur le visage du capitaine qu'il ne comprend même pas la nécessité d'une affectation quelconque.

Le Français qui disait à Waterloo : « La garde meurt, mais ne se rend pas », et les autres héros, notamment les Français, qui prononçaient des paroles célèbres, étaient des braves en effet ; mais entre leur bravoure et celle du capitaine existait cette différence que, si quelque grande parole eût germé dans l'âme de mon héros, je suis certain qu'il ne l'aurait pas exprimée : premièrement

parce qu'il eût craint, en prononçant la grande parole, d'amoindrir la grande action; en second lieu, parce que, à l'homme qui se sent la force d'accomplir une grande action, les paroles sont inutiles. C'est, à mon avis, le trait caractéristique et noble de la bravoure russe. Comment le cœur russe ne saignerait-il pas, quand, parmi nos jeunes militaires, on entend prononcer de banales phrases françaises qui ont la prétention de rappeler la vieille chevalerie française?...

Tout à coup, du côté où se trouvait le joli sous-lieutenant avec son peloton, retentissent quelques hurrah. En me tournant de ce côté, j'aperçus une trentaine de soldats qui, fusil en main et sac au dos, couraient péniblement à travers le champ labouré. Ils trébuchaient, mais avançaient quand même,

toujours criant. A leur tête, le sabre au clair, galopait le jeune sous-lieutenant.

Tout disparut dans le bois...

Après quelques instants de cris et de crépitements, se précipitait hors du bois un cheval effrayé ; sur la lisière, apparurent des soldats portant des tués et des blessés ; parmi ces derniers se trouvait le jeune sous-lieutenant.

Deux soldats le tenaient sous les bras : il était pâle comme un mouchoir ; et sa jolie petite tête, où l'on ne voyait plus que l'ombre de cet enthousiasme guerrier qui l'animait une minute auparavant, était affaissée terriblement entre les deux épaules et penchait sur la poitrine. Sur sa chemise blanche, à travers sa redingote déboutonnée, on apercevait une petite tache rouge.

— Ah! quelle pitié! dis-je involontairement, en me détournant de ce triste spectacle.

— Naturellement, c'est pitié! dit auprès de moi un vieux soldat appuyé sur son fusil, d'un air morne. Il n'a peur de rien; cela n'est pas bien, aussi, comment est-ce possible? ajouta-t-il en regardant attentivement le blessé... Il est trop novice, et il a payé.

— Et toi, est-ce que tu as donc peur? lui demandai-je.

— Est-ce que tu crois que non?

XI

Quatre soldats portaient le sous-lieutenant sur une civière. Derrière eux, un autre conduisait par la bride un maigre cheval tout fourbu, chargé de deux caisses vertes contenant les instruments de chirurgie. On attendait le docteur.

Les officiers s'approchaient de la civière et tâchaient de consoler et rassurer le blessé.

— Eh bien! frère Alanine, tu ne pourras plus danser de sitôt, dit, avec un sourire, le lieutenant Rosencranz.

Il pensait sans doute encourager par ces paroles le joli sous-lieutenant; mais, autant que je pus en juger d'après les regards froids et tristes de ce dernier, ces paroles n'obtinrent pas l'effet qu'il en attendait.

Le capitaine s'approcha aussi. Il examina attentivement le blessé; et, sur son visage, toujours indifférent et froid, se lut une sincère pitié.

— Eh quoi! mon cher Anatoly Ivanitch, dit-il d'une voix empreinte d'une sympathie si tendre que j'en fus tout surpris. C'est la volonté de Dieu.

Le blessé se tourna vers lui. Son visage pâle s'anima d'un sourire triste:

— Oui, je ne vous ai pas écouté.

— Dites plutôt que c'est la volonté de Dieu, répéta le capitaine.

Le docteur, qui venait d'arriver, prit des mains de son aide des bandes, la sonde et d'autres outils; et retroussant ses manches, avec un sourire encourageant, il s'avança vers le blessé.

— Eh quoi! on vous a donc fait un trou dans un endroit plein? dit-il en plaisantant d'un ton nonchalant. Montrez donc!

Le sous-lieutenant obéit. Mais à l'expression avec laquelle il regardait le jovial médecin, on sentait un étonnement et un reproche que l'autre ne remarqua pas. Il se mit à sonder la blessure et à l'examiner à fond. Mais, las de souffrir, le blessé, avec un gémissement pénible, lui écarta la main.

— Laissez-moi, dit-il d'une voix à peine perceptible, puisque je vais mourir quand même.

Après ces paroles, il retomba sur le dos, et, cinq minutes après, lorsque, m'approchant du groupe qui l'entourait, je deman dai à un soldat comment allait le sous-lieutenant, il me fut répondu :

— Il se meurt.

XII

Il se faisait déjà tard, lorsque la troupe, s'étant formée en une large colonne, arriva auprès du fort N***. Le soleil s'était couché derrière la chaîne des montagnes neigeuses, éclairant de ses derniers rayons roses les nuages allongés et légers, immobiles sur l'horizon clair et limpide. Les montagnes neigeuses commençaient à s'envelopper d'un brouillard lilas; mais la ligne onduleuse de leurs contours se découpait avec une extrême netteté sur le fond pourpre du couchant. La

lune transparente, déjà levée depuis longtemps, commençait à blanchir sur le noir de l'azur. Le vert des herbes et des arbres s'assombrissait et s'estompait de buée. Les masses obscures de la colonne bruissaient en cadence, se déroulant à travers la grasse prairie. Çà et là résonnaient les tambours, les castagnettes et les joyeuses chansons. Le solo de la sixième compagnie chantait de toutes ses forces, et, vibrants de sentiment et de puissance, les sons de sa pure voix de ténor s'épandaient au loin, dans l'air transparent du soir.

UNE COUPE EN FORÊT

UNE COUPE EN FORÊT

RÉCIT D'UN JUNCKER

I

Au milieu de l'hiver 185..., une section de notre batterie faisait partie du détachement de la Grande-Tchetchna. Dans la soirée du 14 février, ayant appris que le peloton que je commandais en l'absence de l'officier devait accompagner la colonne envoyée le lendemain pour une coupe en forêt, je

reçus et transmis aussitôt les ordres nécessaires, puis je me retirai dans ma tente plus tôt que d'habitude. Je n'avais pas la mauvaise habitude de la chauffer à la braise; je me couchai tout habillé sur un lit de camp, j'abaissai mon bonnet sur mes yeux, m'enveloppai de ma schouba, et je m'endormis de ce sommeil profond et lourd dont on dort dans les moments d'inquiétude et de souci qui précèdent le danger : c'était l'attente de l'expédition du lendemain qui me mettait dans cet état.

A trois heures du matin, alors que tout était sombre encore, je sentis qu'on tirait de dessus moi ma schouba toute chaude, et la rouge lueur d'une chandelle frappa désagréablement mes yeux ensommeillés.

— Daignez vous lever ! me dit une voix.

Je refermai les paupières et, remettant en place sur moi la schouba, d'un mouvement inconscient, je me rendormis.

— Daignez vous lever ! répéta Dmitri en me secouant sans pitié par l'épaule. La colonne se met en marche.

Je revins brusquement à la réalité. Je tressaillis et me dressai aussitôt sur mes jambes. Après avoir bu rapidement un verre de thé et fait ma toilette à l'eau glacée, je sortis de ma tente et me rendis au parc.

Il faisait noir, brumeux et froid. Les feux de nuit qui brillaient çà et là dans le camp, éclairant les silhouettes des soldats endormis, rendaient, par leurs lueurs rougeâtres et troubles, l'obscurité plus épaisse encore. Tout près s'entendait un ronflement cadencé et paisible ; au loin, c'étaient des mouvements,

des bruits de conversation, le cliquetis des fusils des fantassins qui se préparaient à partir. Ça sentait la fumée, le brouillard, le fumier et les torches. Un frisson matinal vous courait dans le dos, et les dents se choquaient involontairement les unes contre les autres. Seulement, aux ébrouements, aux rares piaffements des chevaux, on pouvait deviner, dans cette ombre impénétrable, l'endroit où se tenaient les caissons attelés, et, aux points lumineux des boute-feux, la place des canons.

A un cri « Avec Dieu ! » s'ébranla le premier canon. Le caisson retentit derrière, et le peloton se mit en route. Tous nous ôtâmes nos bonnets et nous signâmes. En prenant place parmi les fantassins, le peloton s'arrêta, et attendit un quart d'heure que la

colonne fût prête et que le commandant parût.

— Mais il nous manque un soldat, Nikolaï Petrovitch, me dit en s'approchant de moi une noire silhouette qu'à la voix je reconnus pour le maréchal-des-logis Maximov.

— Et qui donc?

— C'est Vélentchouk. Tandis qu'on attelait, je l'ai encore vu là; et maintenant il a disparu.

Comme on ne croyait pas que la colonne se mît en marche tout de suite, nous décidâmes d'envoyer le brigadier Antonov chercher Vélentchouk. Bientôt après passèrent auprès de nous, dans l'obscurité, quelques cavaliers : c'était le commandant avec sa suite. Aussitôt, tout se mit en mouvement; la tête de la colonne s'ébranla; ce fut enfin

notre tour. Antonov et Vélentchouk n'étaient toujours pas là.

Cependant, à peine avions-nous fait cent pas, que les deux soldats nous rejoignaient.

— Où était-il? demandai-je à Antonov.

— Il dormait dans le parc.

— Comment? Était-il donc ivre, ou quoi?

— Pas du tout.

— Pourquoi s'est-il donc endormi?

— Je ne sais pas.

Trois heures durant nous cheminâmes, lentement, dans le même silence, dans la même obscurité, à travers des landes incultes et sans neige, aux arbustes bas qui craquaient sous les roues des canons. Enfin, après avoir franchi un ruisseau peu profond, mais très rapide, ordre fut donné de faire halte; quel-

ques coups secs de carabines crépitèrent à l'avant-garde. Ce bruit, comme toujours, ranima tout le monde. Le détachement sembla se réveiller : on entendit dans les rangs des conversations, des rires, des mouvements. Parmi les soldats, les uns s'amusaient à lutter, les autres trépignaient : qui mâchait un biscuit, qui manœuvrait son fusil pour passer le temps.

Cependant, le brouillard commençait à blanchir vers l'Orient. L'humidité devenait plus sensible, et les objets qui nous entouraient émergeaient peu à peu de la nuit. Je pouvais déjà distinguer les affûts et les caissons verts, le cuivre des pièces à feu couvert d'une buée et, tableau familier, les silhouettes de mes hommes avec leurs chevaux bais et les rangs des fantassins avec leurs baïonnettes luisan-

tes, leurs sacs, leurs tire-bourre et leurs marmites sur le dos.

Bientôt, ordre de repartir. Après quelques centaines de pas, on nous indiqua notre lieu de campement.

A droite, apparaissait la berge escarpée d'un ruisseau sinueux, et les hautes colonnes en bois d'un cimetière tartare. A gauche et en avant, une bande noire rayait le brouillard. Mes artilleurs détachèrent l'avant-train de leurs pièces.

La 8e compagnie, qui nous couvrait, forma les faisceaux, et un bataillon, armé de fusils et de haches, pénétra dans la forêt.

Il ne s'était pas écoulé cinq minutes, quand, de toutes parts, des feux flamblèrent et fumèrent. Les soldats se répandirent çà et là, activant la flamme, traînant des branches

et des troncs ; et dans la fôrêt retentirent par centaines les coups de haches et les chutes d'arbres.

Les artilleurs, rivalisant d'ardeur avec les fantassins, allumèrent aussi leur feu : et quoiqu'il brulât à ne pouvoir approcher à deux pas, quoiqu'une épaisse fumée noire s'échappât à travers les branches couvertes de givre, d'où l'eau coulait et grésillait dans la flamme, quoique, par dessous, s'amoncelât la braise, et que tout autour l'herbe fût grillée et blanche, néanmoins mes soldats n'étaient pas encore satisfaits; ils traînaient des arbres entiers, jetaient dans le brasier des herbes sèches et de plus en plus l'attisaient.

Lorsque je m'approchai du feu pour allumer une cigarette, Vélentchouk, déjà fort

remuant à son ordinaire, mais qui, maintenant, comme aiguillonné par le sentiment de sa faute, se démenait plus que les autres, releva, à main nue, du beau milieu, dans un accès de zèle, un charbon allumé qu'il fit sauter vivement d'une paume dans l'autre et rejeta par terre.

— Allume plutôt une brindille et offre-la, fit un soldat.

— Donnez, mes frères, un boute-feu, dit un autre.

Lorsque enfin j'eus allumé ma cigarette sans l'aide de Vélentchouk, qui cherchait de nouveau à prendre un charbon dans sa main, il frotta ses doigts brûlés sur le pan de sa schouba, et, sans doute pour faire quelque chose, il souleva un lourd bloc de bois, et le lança dans le brasier. Et quand il crut

pouvoir se reposer enfin, il s'approcha de l'endroit le plus ardent, déboutonna sa schouba écarta ses jambes, étendit ses grandes mains noires, et, pinçant les lèvres de côté, ferma les yeux.

— Hé! j'ai oublié ma pipe. Quel malheur, mes frères ! dit-il après un court silence et sans s'adresser à personne en particulier.

II

On trouve en Russie trois types militaires essentiels où peuvent se rattacher tous les soldats de toutes les armes : ceux du Caucase, les fantassins, la garde, la cavalerie, etc.

Ces principaux types, avec beaucoup de subdivisions, sont les suivants :

1° Les *soumis*,

2° Les *dominateurs*,

3° Les *casse-cou*.

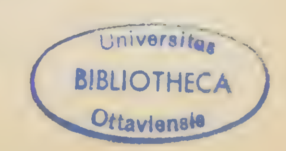
Les *soumis* se divisent en *soumis* calmes et en *soumis* remuants.

Les *dominateurs* se divisent en *dominateurs* sévères et en *dominateurs* politiques.

Les *casse-cou* se divisent en *casse-cou* amusants et en *casse-cou* proprement dits.

Le type qui se rencontre le plus souvent, — le plus séduisant, le plus sympathique, celui qui réunit les plus belles vertus du chrétien : douceur, piété, patience, résignation à la volonté de Dieu, — c'est le *soumis*. Le trait distinctif du *soumis* calme est une tranquillité inaltérable avec un profond mépris des revers de la destinée ; du *soumis* qui boit, un doux penchant pour la poésie et le sentiment ; du *soumis* remuant, un entendement borné avec un zèle sans but.

Les *dominateurs* sévères abondent sur-


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

tout parmi les gradés. C'est un type très noble, énergique, amoureux de la guerre, et non sans tendances poétiques : à ce type appartenait le brigadier Antonov. La seconde subdivision comprend les *dominateurs* politiques, qui, depuis quelque temps, se multiplient : ce type est toujours éloquent, sait lire, porte une chemise rose, ne mange pas à la gamelle, fume parfois du tabac supérieur, se considère comme très au-dessus d'un simple soldat et est rarement lui-même un bon soldat, comme le *dominateur* de la première catégorie.

Le type du *casse-cou*, comme celui du *dominateur*, est bon dans la première catégorie, qui se distingue par une gaîté continuelle, de grandes aptitudes pour tout, l'exubérance du tempérament, et terrible-

ment mauvais dans la seconde, celle des *casse-cou* débauchés ; mais, il faut le dire pour l'honneur de l'armée russe, ces dernières sont très rares, et la masse des soldats s'écarte d'eux. Absence d'une foi quelconque, hardiesse dans le vice, voilà ce qui les caractérise.

Vélentchouk appartenait à la catégorie des *soumis* remuants. Originaire de l'Ukraine, au service depuis quinze ans déjà, il ne payait pas de mine et manquait d'adresse ; mais il était bon et franc, fort zélé, quoique hors de propos le plus souvent, et extrêmement honnête. J'ai dit extrêmement honnête : l'année d'avant, il avait eu l'occasion de montrer cette qualité caractéristique.

Il faut remarquer que chaque soldat connaît un métier. Les métiers les plus répan-

dus parmi eux sont ceux de tailleur et de cordonnier. Vélentchouk s'était appris tout seul le métier de tailleur, et même, à en juger d'après le fait que le maréchal-des-logis Mikhaïl Doroféïtch lui donnait des commandes, il avait atteint un certain degré d'habileté.

Donc, l'année d'avant, Vélentchouk avait été chargé par Mikhaïl Doroféïtch de lui faire un manteau en drap fin. Mais la même nuit, comme, après avoir coupé le drap, il l'avait caché sous sa tête, dans sa tente, il lui arriva malheur. Le drap, d'une valeur de sept roubles, fut volé dans la nuit. Vélentchouk, des larmes dans les yeux, les lèvres pâles et tremblantes, retenant à peine ses sanglots, conta la chose au maréchal-des-logis. Mikhaïl Doroféïtch se fâcha. Dans

le premier moment de dépit, il menaça le tailleur ; mais après, en homme bon et à son aise qu'il était, il ne s'en soucia guère et n'exigea pas le prix du drap perdu. Malgré tous les efforts de Vélentchouk, et les pleurs qu'il versait en racontant sa peine, le voleur ne se trouva pas. De fortes présomptions pesaient sur un *casse-cou* débauché, Tchernov, qui dormait dans la même tente que Vélentchouk ; mais les preuves décisives faisaient défaut.

Le *dominateur* politique, Mikhaïl Doroféïtch, fort à son aise par suite des petites affaires qu'il traitait avec le capitaine d'armes et le fourrier, les aristocrates de la batterie, oublia bientôt complètement son manteau ; mais Vélentchouk n'oubliait pas. Les soldats disaient qu'en ce moment ils avaient

craint qu'il ne se jouât quelque mauvais tour, ou ne désertât dans la montagne, tant son malheur l'avait accablé. Il ne mangeait ni ne buvait ; il ne pouvait même plus travailler et il ne cessait de pleurer.

Trois jours après, il vint chez Mikhaïl Doroféïtch, et, tout pâle, il retira du revers de sa manche une pièce en or qu'il lui tendit :

— Par Dieu ! c'est mon dernier argent, Mikhaïl Doroféïtch, et encore l'ai-je emprunté à Jdanov, dit-il avec un sanglot. Je vous redois deux roubles, que je vous rendrai, ma parole, sitôt que je les aurai gagnés. Il (qui était cet *il ?* Vélentchouk ne le savait pas lui-même,) *il* m'a fait passer pour un coquin à vos yeux ; lui, cette âme puante et fourbe, — il a ravi le dernier bien d'un sol-

dat, d'un frère; et moi, voilà quinze ans que je suis au service...

Il faut dire, à l'honneur de Mikhaïl Doroféïtch, qu'il refusa de prendre les deux roubles que Vélentchouk lui apporta deux mois après.

III

Avec Vélentchouk, cinq autres soldats de mon peloton se chauffaient autour du feu.

Au meilleur endroit, à l'abri du vent, était assis le maréchal-des-logis Maximov, fumant sa pipe. L'attitude, les regards, tous les gestes de cet homme révélaient l'habitude du commandement et la conscience de sa propre dignité.

Comme je m'approchais de lui, il tourna sa tête vers moi; mais ses regards restaient fixés sur le feu, et ce ne fut que bien plus

tard que, ses yeux ayant suivi le mouvement de sa tête, il me regarda.

Maximov, fils d'un paysan aisé, avait quelque argent; il avait suivi les cours du régiment, acquis assez de science et gagné un grade : « Il est terriblement riche, terriblement savant », disaient de lui les soldats.

Je me rappelle qu'une fois, à l'exercice du tir plongeant, il expliquait aux soldats qui l'entouraient que le niveau n'est autre chose que... *provient* de ce que le mercure atmosphérique a son mouvement... En somme, Maximov était loin d'être bête; il connaissait bien son métier. Mais il avait le malheureux travers de parler, comme exprès, de manière à ne pas se faire comprendre, et je suis certain qu'il ne comprenait pas lui-même ce qu'il disait. Il aimait surtout les mots « pro-

venir » et « continuer », et lorsqu'il lui arrivait de dire : « cela provient... » ou : « en continuant », je savais d'avance que je ne comprendrais pas un seul mot de tout ce qui allait suivre. Les soldats, au contraire, autant que je pus le remarquer, aimaient entendre ce « provient » et soupçonnaient là-dessous un sens profond, quoiqu'ils n'y entendissent goutte, comme moi. Mais cette incompréhension, ils l'attribuaient à leur propre bêtise, et lui, ils ne l'en considéraient que davantage. En un mot, Maximov était un dominateur politique.

Le second soldat, en train de soigner ses pieds musculeux et rouges, était Antonov, le même Antonov le bombardier qui, jadis, en 1837, resté avec deux autres auprès d'un canon, sans secours, se replia en tirant

devant un ennemi nombreux, et, malgré deux balles reçues dans la fesse, continuait à charger.

Depuis longtemps, il eût été maréchal-des-logis, n'eût été son caractère, disaient de lui les soldats. Et, de fait, il avait un singulier caractère : quand il n'était pas ivre, nul n'était plus tranquille, plus doux, plus rangé que lui; mais quand il avait bu, il devenait un tout autre homme : il ne reconnaissait plus de supérieur; il se battait, faisait tapage; on n'en pouvait rien tirer. Pas plus tard que huit jours avant, il s'était enivré pendant la semaine grasse, et, malgré toutes les menaces et toutes les prières, malgré son attachement pour son canon, il but, fit les cent coups, jusqu'au premier lundi de carême; tandis que, pendant tout le temps

du carême, malgré l'ordre donné de manger gras, il ne s'était nourri que de biscuits; même, pendant la première semaine, il avait refusé sa ration de vodka.

Du reste, il fallait voir cet homme, de petite taille, avec ses petites jambes en cerceau et son museau moustachu et luisant, lorsque, une fois ivre, il prenait entre ses mains une balalaïka, et que, regardant nonchalamment autour de lui, il jouait « *la barinia* »[1]; ou bien lorsque, ayant négligemment jeté sur ses épaules son manteau, où ses décorations se balançaient, il passait dans a rue, les mains dans les poches de ses culottes. Il fallait voir son dédain d'artilleur pour tout ce qui n'était pas artilleur : Cosaques, Pandours, etc., pour comprendre

1. Chanson populaire.

qu'il jugeât impossible de ne pas se battre avec eux. Il se battait non pas tant pour son plaisir personnel que pour soutenir l'honneur militaire dont il se sentait un tenant.

Le troisième soldat, avec une boucle d'oreille et des moustaches hérissées, un brûle-gueule en porcelaine dans les dents, accroupi devant le feu, était le messager à cheval Tchikine. Tchikine le charmant garçon, comme l'appelaient les soldats, était un » loustic ». Gelât-il à pierre fendre, s'enfonçât-il dans la boue jusqu'aux genoux, restât-il deux jours sans manger, en campagne, à la revue, à l'exercice, le charmant garçon, toujours et partout, faisait rire par ses grimaces et ses contorsions, se démenant de telle sorte que tout le monde se roulait. À la halte comme au campement, un cercle de

jeunes soldats se formait toujours autour de Tchikine : il jouait aux cartes avec eux, ou leur racontait quelque histoire de soldat rusé ou de mylord anglais, ou bien il singeait un Tartare ou un Allemand, ou faisait simplement des remarques qui provoquaient l'hilarité générale. Il est vrai que sa réputation de loustic était à tel point établie dans sa batterie qu'il n'avait qu'à ouvrir la bouche et à cligner de l'œil pour que tout le monde s'esclaffât. Et de fait, chez lui, le comique jaillissait, inattendu. En toutes choses, il savait voir quelque particularité à quoi un autre n'eût pas même songé ; et cette faculté de saisir en tout le côté ridicule résistait à toutes les épreuves.

Le quatrième soldat était un gamin d'assez piètre aspect, une recrue de la dernière

levée, qui se trouvait en campagne pour la première fois. Il se tenait debout, en pleine fumée, et si près du brasier qu'il semblait que sa schouba usée allait prendre feu. Mais malgré tout, les pans écartés de sa schouba, sa pose tranquille et satisfaite, ses mollets saillants, témoignaient qu'il avait grand plaisir à se chauffer.

Enfin le cinquième soldat, qui se tenait un peu plus à l'écart du brasier, et se taillait un bâton, était l'oncle Jdanov. Jdanov était le plus vieux de la batterie. Il avait connu les autres soldats dès leur entrée au régiment, et tous, par une vieille habitude, l'appelaient « mon oncle ». On disait qu'il ne buvait ni ne fumait jamais, qu'il ne touchait pas aux cartes et ne jurait point. Toutes les heures que lui laissait le service, il les consacrait

au métier de cordonnier. Les jours de fête, il allait aux églises quand il y en avait, sinon, il allumait un cierge d'un kopek devant une icone, et ouvrait son livre de psaumes, le seul dans lequel il pût lire. Il entretenait peu de rapports avec les soldats : froidement respectueux à l'égard de ceux qui, plus jeunes que lui, étaient ses supérieurs en grade, il avait peu d'occasions, ne buvant pas, de fréquenter ses égaux ; mais il affectionnait particulièrement les jeunes recrues. Il les protégeait en toutes circonstances, les conseillait et les aidait ; tous le considéraient dans la batterie comme un capitaliste, parce qu'il possédait vingt-cinq roubles qu'il prêtait volontiers aux soldats vraiment besogneux.

Ce même Maximov, aujourd'hui maréchal-

des-logis, me racontait que, dix ans auparavant, lorsqu'il arriva au corps, et que les vieux soldats buveurs avaient bu avec lui son argent, Jdanov, remarquant sa peine, l'appela, le tança vertement pour sa conduite, alla jusqu'à le battre, lui apprit comment doit vivre un soldat, et le renvoya avec une chemise (Maximov n'en ayant plus) et cinquante kopeks d'argent.

— Il a fait de moi un homme ! répétait souvent de lui Maximov, avec une expression de respect et de reconnaissance.

C'était lui aussi qui avait aidé Vélentchouk, un de ses protégés, lors du vol du manteau, et beaucoup d'autres encore pendant ses vingt-cinq ans de service.

On n'eût pas trouvé dans le corps soldat plus brave et qui sût mieux son métier. Mais

il était trop modeste, il se mettait trop peu en avant pour être promu brigadier, bien qu'il fût déjà depuis quinze ans bombardier. La seule joie, l'unique passion de Jdanov, c'étaient les chansons. Il y en avait qu'il aimait davantage, et il réunissait autour de lui un cercle de chanteurs, choisis parmi les jeunes soldats ; quoiqu'il ne sût pas chanter, il demeurait avec eux, les mains dans les poches, les paupières closes, exprimant son ravissement par ses mouvements de tête et ses pommettes plissées. Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours trouvé dans ce plissement des pommettes, remarqué chez d'autres encore que Jdanov, une singulière expression.

Sa tête toute blanche, ses moustaches noires bien astiquées, son visage basané et

ridé lui donnaient, à première vue, l'aspect sévère et grave; mais en examinant de plus près ses yeux ronds, surtout quand ils souriaient, — car ses lèvres ne riaient jamais, — quelque chose de doux, de presque enfantin vous frappait en lui.

IV

— Hé! diable! j'ai oublié mon brûle-gueule! Quel malheur, mes frères! reprit Vélentchouk.

— Que ne fumes-tu une cigharka [1], charmant garçon? dit Tchikine en pinçant ses lèvres de côté et en clignant de l'œil. Moi, je ne fume pas autre chose à la maison. C'est bien plus doux.

1. Mot composé, qui semble allier l'idée de sucre à celle de cigare.

Il va sans dire que tous éclatèrent de rire.

— Pourquoi aussi oublier ton brûle-gueule, intervit Maximov sans prendre garde à l'hilarité générale et d'un air de supérieur, en secouant contre sa paume le fourneau de sa pipe pour en faire tomber la cendre. Où diable étais-tu allé te fourrer, hé, Vélentchouk?

Vélentchouk fit demi-tour vers lui, leva la main à la hauteur de son bonnet, mais la retira aussitôt.

— Tu n'as sans doute pas assez dormi hier, que tu dors tout debout?... Il n'y a pas là de quoi vous féliciter.

— Déchire-moi sur place, Fedor Maximovitch, si j'ai pris une seule goutte dans ma bouche. Mais je ne sais pas moi-même com-

ment ça s'est fait, répondit Vélentchouk. En quel honneur aurais-je bu? murmura-t-il.

— A la bonne heure. C'est qu'il faut répondre de vous autres aux supérieurs, et voilà comment vous vous conduisez! C'est dégoûtant, conclut l'éloquent Maximov d'un ton déjà radouci.

— Voilà une merveille, mes frères, continua Vélentchouk, après un silence d'une minute, en se grattant la nuque et sans s'adresser à personne en particulier. Parole, c'est une merveille! Voilà seize ans que je suis au service, et c'est la première fois que cela m'arrive. Quand on a commandé de former les rangs pour l'appel, je me suis tenu prêt, je ne me sentais rien; et voilà que tout à coup, près du parc, *elle* m'empoigne..., elle m'empoigne, elle me jette par terre, et

rien à faire... Et comment je me suis endormi, c'est ce que je ne sais pas moi-même, mes frères. C'est la torpeur, sans doute, conclut-il.

— De fait, j'ai eu de la peine à te réveiller, dit Antonov en se mettant une botte. Comme je te secouais, comme je te secouais! on eût dit une poutre.

— Ah! vois-tu? observa Velentchouck. J'aurais compris encore, si j'avais été ivre...

— Nous avions de même chez nous une baba, commença Tchikine. Elle est restée, on peut dire, bien deux ans sur le poêle, je crois. Voilà qu'un jour, en allant pour la réveiller, pensant qu'elle dormait, on la trouva morte. C'était une de ces torpeurs qu'elle avait aussi. Voilà ce qui arrive, charmant garçon

— Eh ! raconte donc, Tchikine, comment, pendant ton congé, tu jouais à l'homme important, fit Maximov en souriant, et en jetant un regard de mon côté, comme pour dire : « Tiendriez-vous à écouter un imbécile ? »

— Comment, Fedor Maximovitch ? interrogea Tchikine en me lançant de côté un rapide coup d'œil ; mais, on le sait bien. Je racontais ce que c'est que le Caucase.

— Oui, oui... Mais comment ? Pas tant de façons... Dis-nous donc comment tu *commandais*.

— On le sait bien, comment je commandais... On me demandait comment nous vivions, commença Tchikine, vivement, du ton d'un homme qui a déjà raconté plusieurs fois la même chose. Alors je disais que nous

vivions bien, charmant garçon. Nous recevions les vivres qui nous étaient nécessaires : matin et soir, une tasse de chocolat pour chaque soldat ; à dîner une soupe de seigneur, de l'orge perlé ; en guise de vodka, du madère, du madère Duverrier... sans bouteille.

— Un fameux madère ! s'écria, plus forque tous les autres, Vélentchouk, en éclatant de rire. Voilà un fameux madère !

— Eh bien ! et sur les Asiatiques, que racontais-tu ? poursuivit Maximov, quand l'hilarité générale se fut un peu calmée.

Tchikine se pencha vers le feu, prit, au moyen d'un morceau de bois, un charbon embrasé qu'il plaça sur le fourneau de son brûle-gueule, et, silencieusement, sans paraître remarquer l'attention et la curiosité

provoquées parmi ses auditeurs, il aspira longtemps. Enfin, quand il eut avalé assez de fumée, il laissa tomber son charbon, et rejeta son bonnet encore plus en arrière ; puis, s'étant secoué, il continua avec un léger sourire :

— On demande aussi : « Comment, qu'il dit, est le Tcherkesse, là-bas ? qu'il dit : Ou bien est-ce le Turc, chez vous, au Caucase, que vous combattez ? » Alors je réponds : « Chez nous, le Tcherkesse, charmant garçon, n'a pas qu'un aspect. Il y en a de divers types. Ainsi, il y a des Tavlintsi, qui vivent dans des montagnes de pierres, et mangent des pierres en guise de pain. D'autres sont grands, que je leur dis, on dirait des solives ; ils ont un seul œil sur le front, et des bonnets rouges, qu'on dirait en

feu. » Comme toi, par exemple, charmant garçon, ajouta-t-il en s'adressant à une jeune recrue, qui portait en effet un ridicule petit bonnet à calotte rouge.

Ainsi brusquement interpellé, le jeune soldat se tordit presque jusqu'à terre, puis, se frappant les genoux des mains, il éclata d'un tel rire et fut pris d'une telle toux, qu'il put à peine prononcer, d'une voix suffoquée :

— En voilà, des Tavlintsi !

— « On y voit encore des Moumri, leur disais-je, poursuivit Tchikine, en ramenant d'un geste son bonnet sur le front. Ceux-là sont jumeaux, pas plus hauts que ça; ils vont toujours par deux, se tenant même par la main; et ils courent si vite qu'un cavalier ne pourrait pas les atteindre. » — « Comment alors, mon petit, qu'il dit, com-

ment alors, ces Moumri… est-ce qu'ils naissent comme ça, la main dans la main, ou quoi ? » disait Tchikine, d'une voix de basse, imitant la voix des moujiks. — « Oui, répondais-je, charmant garçon, ils sont comme ça de leur nature. Si tu leur déchires les mains, c'est comme les Chinois quand on leur arrache leur bonnet : le sang jaillit. » — « Et dis-moi, petit, comment se battent-ils ? » qu'il dit. — Mais voilà comment, lui répondais-je. « Quand ils t'ont saisi, ils t'ouvrent le ventre, prennent tes boyaux et les enroulent autour de ton bras. Ils enroulent, et toi tu ris, et tu ris si longtemps que tu en meurs… »

— Eh bien ! est-ce qu'ils te croyaient, Tchikine, demanda Maximov avec un léger sourire, tandis que les autres s'esclafaient.

— Ce sont vraiment de si drôles de gens, Fedor Maximovitch, qu'ils croient à toute espèce de choses, par Dieu! à tout ce qu'on leur conte. Mais quand je me mis à leur parler de la montagne Kazbek, leur disant que de tout l'été la neige ne fondait pas, alors ils se moquèrent de moi, charmant garçon! « Eh quoi donc, qu'il dit, petit, qu'est-ce que tu chantes là? A-t-on jamais vu une grande montagne où la neige ne fondît pas? Chez nous, petit, pendant la fonte des neiges, c'est sur les hauteurs que ça fond le plus vite ; tandis que, dans les vallées, ça reste plus longtemps... » Que voulez-vous? conclut Tchikine en clignant de l'œil.

V

Le disque brillant du soleil, qui transparaissait à travers un brouillard d'un blanc laiteux, était déjà assez haut dans le ciel. L'horizon, d'un gris-lilas, peu à peu s'élargissait, bien que toujours borné par le mur blanc du brouillard. Devant nous, par delà la forêt éclaircie, s'ouvrait une assez grande plaine ; au loin s'étendait, tantôt noire, tantôt blanche ou lilas, la fumée des feux nombreux ; et d'étranges silhouettes remuaient dans les couches grises du brouillard. Plus

loin encore, se montraient parfois des groupes de Tartares à cheval, et de temps à autre éclataient les détontiaons de nos carabines et de nos canons.

— Ce n'est pas encore la bataille, ce n'est qu'un amusement, disait le bon capitaine Khlopov.

Le commandant de la 9e compagnie des chasseurs, chargée de nous couvrir, s'approcha des pièces et, désignant trois cavaliers tartares qui passaient en ce moment à la lisière de la forêt, à six cents sagènes à peine de nous, me demanda, avec cette affection particulière des officiers de la ligne pour le canon, de leur lancer une grenade ou un obus.

— Voyez-vous, dit-il avec un sourire persuasif et bon, en étendant sa main au-des-

sus de mon dos. là-bas, où sont deux grands arbres ; le premier est en uniforme noir de Tcherkesse, et en voilà deux autres derrière. Voyez-vous ? Je vous en prie, ne serait-il pas possible...

— Et en voilà encore trois qui longent le bois, ajouta Antonov, qui avait la vue excellente.

Et s'approchant de nous, son brûle-gueule dissimulé derrière son dos, il poursuivit :

— Voilà le premier qui sort sa carabine du fourreau. Je le vois parfaitement, Votre Noblesse.

— Vois-tu comme il a tiré, mes frères ; on voit encore la fumée blanche, dit Vélentchouk dans un groupe de soldats qui se tenaient un peu en arrière.

— Ah! le gueux, c'est contre nos avant-postes qu'il tire! remarqua un autre.

— Vois-tu, comme il en est sorti de la forêt! Ils cherchent une place, sans doute pour établir une batterie, ajouta un troisième. Si on lançait une grenade dans le tas; c'est pour le coup qu'ils cracheraient!...

— Et crois-tu que ça irait jusque-là, charmant garçon? demanda Tchikine.

— Il doit y avoir cinq cents à cinq cent vingt sagènes tout au plus, dit Maximov froidement et comme se parlant à lui-même, quoiqu'on vît bien qu'à l'exemple des autres il mourût d'envie de tirer... En relevant l'obusier de quarante-cinq lignes, on pourrait frapper au beau milieu.

— Savez-vous si, en pointant dans le tas, on toucherait quelqu'un? Voyez donc, ils

viennent de se masser : c'est peut-être maintenant qu'il faudrait tirer, continuait l'insinuant commandant des chasseurs.

— Ordonnez-vous de pointer la pièce? demanda d'une voix de basse, résolûmen et avec une sorte de colère, le brigadier Antonov.

J'avoue que c'était là mon plus vif désir à moi-même, et je donnai l'ordre de pointer la deuxième pièce.

A peine avais-je parlé, qu'une grenade était déjà toute prête, et qu'Antonov, appuyé contre le flasque de l'affût, la main à son couvre-nuque, commandait la manœuvre de l'affût.

— Un tout petit peu à gauche... Une idée à droite... Encore, encore un petit peu...

C'est bien, dit-il d'un air d'orgueil, en s'écartant de l'obusier.

L'officier des chasseurs, moi, Maximov, l'un après l'autre, nous vînmes appliquer notre œil au point de mire, et tous nous fûmes d'un avis différent :

— Par Dieu ! ça va passer par-dessus, fit Vélentchouk en faisant claquer sa langue, bien qu'il n'eût regardé que par-dessus l'épaule d'Antonov et qu'il n'eût, par suite, aucune base d'appréciation. Pa...a...ar Dieu ? ça va frapper cet arbre, tout droit, mes frères.

— Feu ! commandai-je.

Les servants s'écartèrent et Antonov se rejeta de côté, pour voir le vol de l'obus. La mèche s'alluma et le cuivre tonna. Au même instant, nous étions couverts d'une fu-

mée de poudre, et, dans le fracas formidable de la détonation, se distingua un son bourdonnant et métallique qui s'éloignait avec la vitesse de la foudre, et s'en alla mourir dans le lointain, au milieu du silence général.

Un peu en arrière du groupe des cavaliers, apparut une fumée blanche ; les Tartares s'éparpillèrent ; le bruit de la détonation arriva jusqu'à nous.

— Voilà qui est bien ! Comme ils se sauvent ! Vois-tu, ces diables, ils n'aiment pas ça ! disait-on dans les rangs des artilleurs et des fantassins.

— Si on avait pointé un peu plus bas, on aurait frappé juste au milieu, remarqua Vélentchouk. Je le disais bien, que ça toucherait l'arbre. Et voilà, c'est bien cela : ça est tombé à droite.

VI

Laissant les soldats pérorer entre eux sur la fuite des Tartares à la vue de la grenade, et sur les motifs de leur apparition, et sur leur nombre probable dans la forêt, je m'éloignai de quelques pas avec le commandant des chasseurs, et m'assis sous un arbre en attendant que le hachis offert par lui fût réchauffé.

Le commandant Bolkhov était un de ces officiers qu'on appelait dans le régiment des

bonjourols[1]. Il avait du bien, avait servi dans la garde et parlait le français. Malgré cela, ses camarades l'aimaient. Il avait l'intelligence et le tact de porter une redingote pétersbourgeoise, de faire honneur à un bon dîner et de parler français sans trop froisser ses camarades.

Après avoir causé du temps, du service, et d'amis communs, après nous être communiqué mutuellement nos manières d'envisager les choses, nous en vînmes à une conversation plus intime. Au Caucase, lorsque deux officiers du même monde se rencontrent, la première question qui se présente à leur esprit est celle-ci : « Pourquoi êtes-vous ici? » C'est à cette interrogation

1. Mot composé avec le mot français « bonjour » pour désigner un officier de salon.

tacite que mon interlocuteur semblait vouloir répondre.

— Quand donc s'achèvera cette campagne? me dit-il languissamment. Je m'ennuie.

— Moi, je ne m'ennuie pas, répondis-je. On s'ennuie encore plus en garnison.

— Oh! oui, en garnison, dix mille fois plus, fit-il d'un ton irrité. Non, quand finira tout cela?

— Que voulez-vous donc qui finisse? demandai-je.

— Tout, absolument tout!... Eh bien! Nikolaïev, le hachis est-il prêt? ajouta-t-il.

— Pourquoi donc êtes-vous venu servir au Caucase, si le Caucase vous déplaît à ce point?

— Savez-vous pourquoi? répondit-il avec

décision et franchise. Par tradition. Vous savez bien qu'en Russie il existe une étrange tradition sur le Caucase, une espèce de terre promise pour quiconque a eu des malheurs.

— Oui, c'est presque vrai ; la plupart d'entre nous...

— Mais, voici qui est encore plus joli. interrompit-il ; nous tous, que la tradition pousse au Caucase, nous sommes déçus dans nos vues ; et décidément, je ne vois pas pourquoi, à cause d'un amour sans espoir ou de pertes d'argent, il faut venir au Caucase plutôt qu'à Kazan ou à Kalouga. On s'imagine en Russie que le Caucase est quelque chose de grandiose, avec ses glaces vierges et éternelles, ses torrents furieux, ses poignards, ses burnous, ses belles Tcherkesses. Tout cela semble imposant : mais, au fond, cela

manque de charme. Si on savait seulement que jamais nous n'allons aux glaciers vierges, et qu'il n'y a là, d'ailleurs, rien de bien amusant, et que le Caucase est tout bonnement un pays divisé en provinces : celle de Stavropol, celle de Tiflis, etc...

— Oui, fis-je en riant; en Russie, nous envisageons tous le Caucase autrement qu'ici. N'avez-vous jamais remarqué qu'en lisant des vers dans une langue assez peu familière on se les imagine plus beaux qu'ils ne sont en effet?...

— Je ne sais pas trop, interrompit-il, mais ce Caucase m'assomme.

— Eh bien, non! Pour moi le Caucase me semble bon, mais autrement...

— Possible qu'il soit bon, répliqua-t-il avec une sorte d'irritation. Ce que je sais,

c'est qu'ici, au Caucase, moi-même je ne me sens pas bon.

— Et pourquoi donc? demandai-je, pour dire quelque chose.

— Premièrement, parce qu'il m'a trompé. Tout ce que j'ai apporté au Caucase pour m'en guérir, je l'ai gardé, avec cette différence qu'auparavant tout se faisait sur une grande échelle, tandis qu'aujourd'hui c'est sur une échelle petite et sale, à chaque échelon de laquelle je rencontre des millions de petites misères, d'avanies, de bassesses... Secondement, parce que je me sens tomber chaque jour de plus en plus bas, moralement; je me sens surtout incapable de faire face au service d'ici : je ne puis pas affronter le danger... Je ne suis pas brave, tout simplement.

Il s'arrêta et me regarda très sérieusement.

Bien qu'étrangement surpris par cet aveu tout spontané, je ne répondis rien, comme mon compagnon l'espérait visiblement, mais j'attendais qu'il revînt sur ses paroles, ainsi qu'il arrive toujours dans ces occasions.

— Savez-vous, je suis aujourd'hui au feu pour la première fois, poursuivit-il. Et vous ne pouvez vous figurer en quel état je me trouvais hier. Quand le sergent-major me transmit l'avis que ma compagnie était comprise dans la colonne, je devins blanc comme un linge, et, de l'émotion, je ne pouvais proférer une parole. Si vous saviez quelle nuit j'ai passée! S'il était vrai que la peur blanchisse les cheveux, je devrais aujourd'hui être complètement blanc. Il est bien

probable que nul condamné à mort ne souffre dans sa dernière nuit comme j'ai souffert. Maintenant encore, bien que je me sente un peu mieux que cette nuit, il se passe quelque chose ici dedans, ajouta-t-il en désignant sa poitrine. Ce qui est ridicule, reprit-il, c'est qu'avec le terrible drame qui se joue ici on mange du hachis aux oignons, et l'on assure s'amuser beaucoup... Y a-t-il du vin, Nikolaïev, dit-il dans un bâillement.

—C'est *lui*, mes frères, fit en ce moment la voix enthousiaste d'un soldat.

Et tous les yeux se tournèrent vers la lisière de la forêt.

Au loin, étalé et emporté par le vent, s'élevait un nuage bleuâtre de fumée. Quand j'eus compris que c'était un coup de canon tiré sur nous par l'ennemi, tout ce qui se

trouvait à portée de mes regards revêtit soudain le caractère d'une grandeur nouvelle : et les fusils en faisceaux, et la fumée des feux, et le bleu du ciel, et le vert de l'affût, et le visage basané et moustachu de Nikolaïev, tout me semblait dire que le boulet, déjà émergé de la fumée et volant en ce moment dans l'espace, allait peut-être venir frapper ma poitrine.

— Où avez-vous acheté ce vin? demandai-je nonchalamment à Bolkhov, pendant qu'au fond de mon âme parlaient distinctement, avec une force égale, deux voix : l'une : « Seigneur, reçois mon âme dans ta paix! » L'autre : « J'espère ne pas me baisser et sourire tout le temps, lorsque passera le boulet. » Et au même instant, au-dessus de ma tête, siffla quelque chose de terriblement

désagréable, et à deux pas de nous vint s'abattre le boulet.

— Voilà, si j'étais Napoléon ou Frédéric le Grand, dit en ce moment Bolkhov en se tournant vers moi avec un sang-froid parfait, j'aurais fait certainement quelque jolie phrase.

— Mais vous venez d'en dire une, répondis-je en dissimulant avec peine le trouble produit sur moi par le danger passé.

— Et qu'importe ce que j'ai dit ? personne ne le notera.

— Eh bien ! moi, je le noterai.

— Eh bien ! si même vous le notez, ce sera pour le critiquer, comme dit Mistchenkov, ajouta-t-il avec un sourire.

— Pfou ! le maudit, dit en ce moment derrière nous Antonov, en crachant de côté

avec humeur. Encore un peu, il m'écorchait les aubes

Tous mes efforts pour affecter le sang-froid, et toutes nos phrases de commande me semblèrent tout à coup insupportablement bêtes après cette exclamation sincère.

VII

L'ennemi, en effet, avait établi ses canons sur l'emplacement reconnu par les cavaliers tartares ; et, à chaque vingt ou trente minutes, il lançait un obus contre nos pionniers. Ma batterie fut envoyée en avant dans la clairière, avec ordre de riposter. Là-bas, à la lisière de la forêt, on voyait une petite fumée, on entendait une détonation, un sifflement, et l'obus tombait devant ou derrière nous. Le tir de l'ennemi était heureu-

sement mal dirigé et nous n'avions pas à déplorer de pertes.

Les artilleurs, comme toujours, se comportaient crânement. Ils chargeaient vivement, pointaient avec soin du côté de la fumée, et plaisantaient tranquillement entre eux. Les fantassins chargés de nous couvrir, dans une immobilité silencieuse, étendus par terre, attendaient leur tour. Les pionniers poursuivaient leur besogne : les coups de hache retentissaient dans la forêt, plus forts et plus drus. Seulement, quand sifflait un obus, tout se taisait soudain ; du milieu du silence, s'élevaient des cris inquiets : « Prenez garde, enfants ! » et tous les yeux se tournaient vers le boulet, qui ricochait contre les feux et les branches coupées.

Le brouillard avait monté, et, prenant la

forme des nuages, il s'évanouissait peu à peu dans le bleu sombre du ciel. Le soleil, dégagé, étincelait, joyeusement reflété par l'acier des baïonnettes, le cuivre des pièces, le sol qui dégelait, et les paillettes de givre. On sentait dans l'air la fraîcheur glacée du matin en même temps que la tiédeur d'un soleil printanier ; des milliers de couleurs et d'ombres différentes s'entremêlaient parmi les feuilles sèches de la forêt. Sur la route luisante, apparaissaient nettement des traces de roues et de clous de sabots de cheval.

Les mouvements de la troupe devenaient de plus en plus vifs. De tous côtés s'élevaient, plus fréquentes, les petites fumées bleuâtres des détonations.

Les dragons, avec des rubans aux lances,

s'élançaient en avant. Dans la ligne des voix chantaient et l'obose[1] chargé de bois se formait à l'arrière-garde. Le général s'approcha de notre batterie et ordonna de battre en retraite.

L'ennemi, se dissimulant derrière les arbustes, à notre flanc gauche, se mit à nous harceler de sa fusillade. Du côté gauche de la forêt, une balle siffla et vint frapper un affût, puis une autre, puis une troisième. Nos fantassins, étendus auprès de nous, se levèrent bruyamment, prirent leurs fusils et entrèrent en scène.

La mousqueterie augmentait, et les balles volaient de toutes parts. La retraite commença, c'est-à-dire la véritable bataille,

1. Convoi de charrettes.

comme il arrive toujours au Caucase.

Il était visible que les artilleurs n'étaient pas plus enchantés des balles qu'auparavant les fantassins des obus. Antonov se renfrognait : Tchikine imitait en raillant le sifflement des balles : mais on voyait bien qu'il n'en était pas charmé. De l'une il disait : « En voilà une qui est pressée ! » Une autre, il l'appelait « une abeille » ; une troisième, qui passait lentement au-dessus de nous, avec une sorte de gémissement plaintif, il la qualifia d'« orpheline », ce qui provoqua une hilarité générale.

La jeune recrue, encore novice, penchait la tête de côté à chaque balle, en ployant son cou ; cela fit rire aussi les soldats : « Tu la connais donc, disaient-ils, que tu la salues ? »

Vélentchouck lui-même, si indifférent d'habitude au danger, éprouvait un malaise : il ne cachait pas son irritation de ce que nous ne lancions pas des obus du côté d'où venaient les balles.

— Eh bien ! pourquoi nous fusille-t-il impunément ? Si on tournait vers lui la gueule d'un obusier, et qu'on lui administrât une bonne volée de mitraille, il se tairait, bien sûr ! ne cessait-il de répéter d'une voix bourrue.

Effectivement, il était temps de riposter. J'ordonnai de lancer une dernière grenade, puis de charger à mitraille.

— La mitraille ! cria dans la fumée Antonov d'un ton décidé, en s'approchant de la pièce avec l'écouvillon, aussitôt après le lancement de la grenade.

A ce moment, derrière moi, tout près, j'entendis le bourdonnement d'une balle interrompu soudain par un coup sec. Mon cœur se serra.

— « Il me semble qu'un des nôtres vient d'être atteint », pensai-je.

Mais en même temps, sous l'influence d'un sentiment pénible, j'avais peur de me retourner. En effet, aussitôt après le bruit sec, j'entendis la chute lourde d'un corps, et un « Oh! oh! » de gémissement d'un blessé.

— Je suis touché, mes frères, articula péniblement une voix que je reconnus.

C'était Vélentchouk. Il était étendu sur le dos, entre l'avant-train et le canon. Son sac était rejeté de côté, son front saignait, et le long de son œil droit et de son nez ruisselait un flot rouge et épais. C'était au ven-

tre qu'il avait été blessé, mais on y voyait peu de sang; son front, il l'avait meurtri, en tombant, contre une souche.

Tout cela, je ne le remarquai que bien après; au premier moment, je ne distinguai qu'une masse confuse et, à ce qu'il me semblait, beaucoup de sang.

Aucun des servants qui chargeaient la pièce ne prononça une parole. Seule, la jeune recrue murmura quelque chose comme : « Vois-tu? jusqu'au sang! » tandis qu'Antonov étouffait un « hum! » de colère. Mais tout révélait que la pensée de la mort hantait l'âme de chacun. On redoublait d'activité; le canon était chargé en un clin d'œil, et l'homme qui apportait la mitraille faisait le tour de l'endroit où le blessé continuait à gémir.

VIII

Quiconque a pris part à un engagement a sans doute éprouvé cet étrange sentiment de dégoût illogique, mais très puissant, à l'encontre de l'endroit où quelqu'un a été tué ou blessé. C'est à ce sentiment que cédèrent mes soldats, lorsqu'il fallut soulever Vélentchouk et le transporter sur une charrette qui venait d'arriver.

Jdanov s'approcha avec humeur du blessé, et, malgré ses cris qui redoublaient, il le souleva par les aisselles.

— Qu'avez-vous à rester immobiles? Empoignez-le, cria-t-il.

Et aussitôt le blessé fut entouré d'une dizaine d'hommes. Mais à peine l'avait-on déplacé, que Vélentchouk se mit à pousser des cris terribles et à se débattre.

— Qu'as-tu donc à crier comme un lièvre? dit Antonov en lui maintenant rudement la jambe. Si tu continues, nous te plantons là.

Le blessé se tut en effet; il répétait seulement de temps à autre:

— Oh! ma mort! Oh! mes frères!

Et lorsqu'il eut été hissé sur la charrette, il cessa même de geindre, et je l'entendis causer avec ses camarades d'une voix faible, mais très distincte. Il semblait leur faire ses adieux.

Dans le feu de l'action, nul n'aime à regar-

der un blessé. Instinctivement, je m'empressai de m'éloigner de ce spectacle; je donnai l'ordre de le transporter à l'ambulance et me dirigeai du côté des obus.

Mais, quelques instants après, on m'annonça que Vélentchouk me demandait : je me rendis auprès de lui.

Au fond de la charrette, s'accrochant des mains aux deux ridelles, gisait le blessé. Son visage, large et fleuri de santé, avait changé en quelques secondes. Il semblait maigri et vieilli de plusieurs années. Ses lèvres étaient minces, pâles, crispées; à l'expression mobile et vague de ses yeux avait succédé un éclat serein et tranquille; sur son front et son nez ensanglantés, la mort imprimait déjà sa griffe.

Malgré l'insupportable douleur que lui

causait chacun de ses mouvements, il demanda qu'on retirât de sa jambe gauche son *tcherès* [1] avec l'argent.

Je fus péniblement impressionné par la vue de la chair nue et blanche de sa jambe saine, lorsqu'après lui avoir ôté la botte, on lui dénoua son tcherès.

— Il y a là trois roubles et demi, me dit-il, pendant que je prenais son tcherès dans mes mains. Vous les conserverez.

Comme la charrette se mettait en route, il l'arrêta.

— J'ai commencé un manteau pour le lieutenant Soulimovsky; il m'a donné deux roubles; j'ai acheté pour un rouble et demi de boutons. Rendez.

1. Bourse que les soldats portent enroulée autour du genou.

— C'est bien, c'est bien, fis-je. Guéris, frère !

Il ne me répondit pas ; la charrette s'ébranla. Il se remit à geindre et à se plaindre d'une voix qui fendait l'âme. Comme un homme affranchi des soucis de ce monde, il ne trouvait plus nécessaire de se retenir et se soulageait ainsi.

IX

— Où vas-tu? reviens donc! criai-je à la jeune recrue qui, avec son boute-feu de réserve sous le bras et un bâton à la main, s'en allait tranquillement derrière la charrette qui emmenait le blessé.

Mais l'autre détourna paresseusement la tête vers moi, grommela quelque chose, et poursuivit son chemin; je dus envoyer un soldat pour le faire venir.

Il ôta son petit bonnet rouge et, avec un sourire niais, il me regardait.

— Où allais-tu? lui demandai-je.

— Au campement.

— Et pourquoi?

— Et comment donc? Puisqu'on a blessé Vélentchouk!... dit-il avec un nouveau sourire.

— Et qu'est-ce que cela te fait, à toi? Tu dois rester ici!

Il me considéra avec étonnement. Puis, se retournant tranquillement, il remit son bonnet et revint à son poste.

L'engagement s'était heureusement terminé, les Cosaques ayant fait une belle charge et ramené trois prisonniers tartares. La ligne avait achevé sa provision de bois et n'avait eu que six hommes blessés. Dans l'artillerie Vélentchouk seul avec deux chevaux avaient été mis hors de combat. En re-

vanche la forêt avait été coupée sur un espace de trois verstes ; là où régnait auparavant un fouillis compacte, s'ouvrait une large clairière, couverte de brasiers fumants et sillonnée par la cavalerie et la ligne qui regagnaient leur campement.

Bien que l'ennemi n'eût cessé de nous poursuivre de sa canonnade et de sa mousqueterie jusqu'à la petite rivière et au cimetière traversés par nous le matin, la retraite s'opéra sans encombre.

Je commençais déjà à rêver des *stchi* [1] et de la côte de mouton au *kacha* [2] qui m'attendaient au quartier, lorsqu'arriva un ordre général de construire sur la rivière une redoute, et d'y laisser, jusqu'au lendemain, le

1. Potage aux choux.

2. Gruau de blé noir cuit.

3e bataillon du régiment K*** et un peloton de la 4e batterie.

Les charrettes chargées de bois et de blessés, les Cosaques, l'artillerie, la ligne, avec le fusil à l'épaule et des buches sur le dos, défilèrent devant nous, bruyamment, en chantant. Tous les visages rayonnaient d'une joie animée, — conscience du danger bien passé, certitude du repos.

Nous seuls, avec le 3e bataillon, nous devions ajourner jusqu'au lendemain ces agréables sensations.

X

Pendant que nous autres, artilleurs, nous étions occupés à nos pièces, remettant en état les avant-trains et les caissons, la ligne formait les faisceaux, allumait des feux, construisait des cabanes avec des branches et des pailles de maïs, et cuisait le kacha.

Il commençait à faire nuit. Sur le ciel se traînaient des nuages bleuâtres ; le brouillard se résolvait en bruine, mouillant la terre et les manteaux des soldats. L'humidité que je sentais pénétrer dans mes bottes et derrière

mon cou, le mouvement, l'interminable conversation à laquelle je ne prenais aucune part, la boue gluante dans laquelle je piétinais, mon estomac vide, tout cela m'affectait péniblement et désagréablement après cette journée de fatigues physiques et morales.

Vélentchouk ne me sortait pas de la tête : toute la simple histoire de sa vie de soldat obsédait malgré moi mon imagination. Ses derniers moments avaient été aussi sereins, aussi paisibles que toute sa vie entière. Il avait vécu trop simplement, trop honnêtement, pour que sa foi sincère en la vie future se fût ébranlée à l'instant suprême.

— Votre Santé, dit Nikolaïev en s'approchant de moi, veuillez bien vous rendre chez le capitaine, il vous invite à prendre le thé.

Me frayant avec peine un chemin à travers les faisceaux de fusils et les brasiers, je suivis Nikolaïev chez Bolkhov, songeant avec plaisir au verre de thé chaud et à la joyeuse causerie qui allaient dissiper mes mornes pensées.

— Eh bien! tu l'as trouvé? fit la voix de Bolkhov dans l'intérieur d'une cabane de maïs éclairée.

— Je l'amène, Votre Noblesse, répondit Nikolaïev d'une voix de basse.

Dans la cabane, sur un burnous sec, était assis Bolkhov, déboutonné, son manteau rejeté loin de lui. A ses côtés bouillait un samovar, des victuailles s'étalaient sur un tambour. Une baïonnette, fichée en terre, supportait une chandelle.

— Comment trouvez-vous cela? dit-il en

considérant avec fierté le confort de son intérieur.

On se sentait, en effet, si bien dans la cabane que, devant le thé, j'oubliai complètement et l'humidité, et l'obscurité, et la blessure de Vélentchouk. Nous parlâmes de Moscou, et de sujets sans rapport aucun avec la guerre du Caucase.

Après une de ces minutes silencieuses, qui parfois coupent les conversations les plus animées, Bolkhov me regarda tout à coup avec un sourire.

— Je pense que notre entretien de ce matin a dû vous sembler très étrange.

— Non, pourquoi ? Il m'a paru seulement que vous étiez trop franc : il est des choses que nous savons tous et dont il n'est pas toujours bon de parler.

— Pourquoi pas? S'il existait le moindre moyen d'échanger cette vie contre une autre, même la plus banale et la plus pauvre, je n'hésiterais pas un moment.

— Pourquoi ne pas retourner en Russie? lui dis-je.

— Pourquoi! répéta-t-il. Oh! voilà bien longtemps que j'y songe. Seulement, je ne peux pas retourner en Russie avant d'avoir reçu les ordres de Sainte-Anne et de Vladimir, Sainte-Anne au cou avec le grade de major, comme je me le suis proposé en partant.

— Et pourquoi donc? si vous vous sentez incapable, comme vous dites, de servir au Caucase.

— Mais puisque je me sens encore plus incapable de retourner en Russie comme

j'en suis venu! C'est encore une de ces légendes répandues chez nous par Passek, Slieptsov et les autres, à savoir qu'il suffit de venir au Caucase pour être comblé de récompenses. Là-bas, tous attendent pour nous monts et merveilles, tandis que j'ai beau être ici depuis deux ans et avoir fait deux campagnes, je n'ai rien reçu du tout. Mais, en dépit de tout, j'ai un tel amour-propre que je veux demeurer ici jusqu'à ce que je sois major, jusqu'à ce que j'aie au cou Sainte-Anne et Vladimir. Je suis déjà si encrassé, que je me sens tout bouleversé lorsqu'on donne une récompense à quelque Gnilokichkine, et rien à moi. Et puis, comment me montrer là-bas à mon staroste, le marchand Kotelnikov, à qui je vends mon blé, à ma tante de Moscou, à tout ce monde,

après deux ans de séjour au Caucase sans la moindre récompense? Il est vrai que je ne veux même pas connaître ces gens-là, et il n'est pas moins vrai qu'ils n'ont pas davantage cure de moi; mais l'homme est ainsi fait, que tout en me refusant à les connaître, c'est à eux que je sacrifie le bonheur de ma vie et tout mon avenir.

XI

A ce moment on entendit au dehors la voix du commandant du bataillon.

— Avec qui êtes-vous, Nikolaï Fédorovitch?

Bolkhov me nomma, et aussitôt pénétrèrent dans la cabane trois officiers : le major Kirsanov, son aide-de-camp et le capitaine Trossenko.

Kirsanov était un homme petit et gros, avec de minces moustaches noires, des joues fleuries et des yeux émérillonnés. Ces yeux

constituaient le trait marquant de sa physionomie. Quand il riait, il n'en restait que deux petites étoiles humides, qui contribuaient, avec ses lèvres tendues et son cou allongé, à lui donner une étrange expression de stupidité.

Kirsanov gardait au régiment une excellente tenue ; ses subordonnés ne le détestaient pas, ses supérieurs l'estimaient, malgré l'opinion générale qui lui attribuait une médiocre intelligence. Il connaissait à fond son service, se montrait ponctuel et zélé, avait toujours de l'argent, une voiture à lu un cuisinier, et affectait de l'orgueil avec assez de naturel.

— De quoi donc parliez-vous, Nikolaï Fedorovitch? dit-il, en entrant, à Bolkhov

— Mais des agréments du service au Caucase.

En ce moment Kirsanov me remarqua, simple juncker. Voulant me faire sentir son importance, il demanda, comme s'il n'eût pas entendu la réponse de Bolkhov, et les yeux sur le tambour :

— Eh bien? Êtes-vous fatigué, Nikolaï Fedorovitch?

— Non, mais nous..., allait continuer Bolkhov.

Mais la dignité de commandant de bataillon exigea sans doute une nouvelle interruption et une nouvelle question :

— N'est-ce pas que l'affaire d'aujourd'hui a été bonne?

L'aide-de-camp était un jeune sous-lieutenant, un juncker nouvellement promu, timide

et doux, avec un visage honteux, sympathique et bon enfant. Je l'avais déjà vu chez Bolkhov; le jeune homme venait souvent chez lui : il saluait, s'asseyait dans un coin et gardait le silence pendant des heures entières, roulait des cigarettes, les fumait, puis se levait et partait.

C'était le fils d'un gentilhomme pauvre; il avait pris la carrière militaire comme la seule compatible avec son instruction, et il estimait par-dessus tout au monde son grade d'officier. Ce type reste bon enfant et sympathique malgré ses attributs ridicules : blague, robe de chambre, guitare, brosse à moustache, que nous sommes habitués à lui voir.

Dans le régiment, on prétendait que l'aide de-camp se vantait de se montrer, envers

son ordonnance, « sévère mais juste ». On prétendait encore qu'il aimait à dire : « Je punis rarement, mais quand on m'y oblige, malheur! » Et un jour que son ordonnance, étant ivre, dévalisa et alla jusqu'à insulter son barine, on racontait qu'il avait lui-même mené le coupable à la salle de police, ordonné de tout préparer pour le châtiment, mais qu'à la vue des préparatifs il s'était troublé, à tel point qu'il ne put que proférer ces paroles : « Eh bien! tu vois... Je le pourrais!... » Et, de plus en plus troublé, il s'était sauvé chez lui. — Depuis ce moment, il n'osait plus regarder dans les yeux son ordonnance Tchernov.

Ses camarades ne cessaient de le taquiner à ce sujet ; et plusieurs fois j'entendis le brave garçon protester et assurer, en rou-

gissant jusqu'aux oreilles, qu'il n'y avait rien de vrai dans cette histoire.

Le troisième personnage, le capitaine Trossenko, était un vieux Caucasien, dans toute la force du terme, c'est-à-dire un homme pour qui sa compagnie était devenue sa famille, la forteresse où résidait l'état-major son pays, et les chanteurs du régiment sa seule distraction; un homme pour lequel tout ce qui n'était pas le Caucase ne méritait que le mépris et était presque indigne d'exister, tandis que tout ce qui était le Caucase se divisait en deux parties : la nôtre, et la *leur*.

Il aimait la première, il haïssait la seconde de toutes les forces de son âme. C'était un homme d'un courage tranquille et aguerri, d'une bonté rare dans ses rapports avec ses

camarades et ses subordonnés, et d'une franchise rude jusqu'à l'insolence, sans apparence de raison, à l'égard des aides-de-camp et des « bonjourols ».

En entrant dans la cabane, il manqua de crever le toit de la tête ; puis il s'affaissa tout à coup et s'assit par terre :

— Eh bien !... dit-il.

Et remarquant soudain un visage inconnu, il s'interrompit en fixant sur moi ses yeux voilés.

— De quoi parliez-vous donc ? questionna le major en tirant sa montre pour regarder l'heure, quoiqu'il n'en eût évidemment pas besoin.

— Mais voilà ; il me demandait pourquoi je reste ici au service.

— Mais c'est évident : Nikolaï Fedoro-

vitch veut se distinguer au Caucase et s'en retourner ensuite chez lui.

— Eh bien! Abram Iliitch, et vous donc, pourquoi servez-vous au Caucase ?

— Moi ? parce que, d'abord, savez-vous, répondit le major, nous devons tous servir comme le devoir nous le commande... Quoi ? ajouta-t-il, bien que personne n'eût parlé... Hier, j'ai reçu une lettre de Russie, Nikolaï Fedorovitch, continua-t-il, visiblement désireux de changer la conversation. On m'écrit que...oh ! les étranges questions qu'on m'adresse !

— Et quelles sont donc ces questions? demanda Bolkhov.

Il se mit à rire.

— Des questions vraiment étranges... On m'écrit pour me demander si la ja

lousie peut exister sans l'amour... Quoi ? interrogea-t-il en nous regardant tour à tour.

— Voyez-vous cela ? dit avec un sourire Bolkhov.

— Oui, savez-vous, on est bien en Russie, poursuivit-il, comme si ses phrases eussent été logiquement déduites. Quand j'étais à Tambov, en 1852, on m'accueillait alors comme si j'eusse été quelque aide-de-camp impérial. Me croirez-vous, au bal du gouverneur, quand je fis mon entrée, savez-vous... on me reçut à merveille. Mme la Gouverneresse, savez-vous, m'entretint elle-même, me questionnant sur le Caucase, et tout le monde ainsi... que je ne savais pas... On regardait mon sabre en or, comme si c'eût été une rareté ; on me demandait pourquoi j'avais reçu ce sabre, pourquoi Sainte-

Anne, pourquoi Vladimir; et moi je leur racontais... Quoi? voilà par quel côté le Caucase est bon, Nikolaï Fedorovitch, continua-t-il sans attendre une réponse... Nous autres, les Caucasiens, nous sommes vus d'un bon œil; un jeune homme, savez-vous, déjà officier de marque, avec Sainte-Anne et Vladimir, c'est quelque chose en Russie... Quoi ?

— Et puis, vous avez sans doute quelque peu brodé, je pense, Abram Iliitch? dit Bolkhov.

— Hi! Hi! répondit le major, avec son rire naïf. C'est forcé, savez-vous. Oui... et puis j'ai bien mangé pendant ces deux mois.

— Est-on bien en Russie? demanda Trossenko au jeune sous-lieutenant, en parlant

de la Russie comme il eût parlé de la Chine et du Japon.

— Oui ! Et ce que nous avons bu de Champagne, en deux mois, c'est effrayant ! continua le major Kirsanov.

— Vous autres, fit Trossenko, vous avez sans doute bu de la limonade. Si ç'avait été moi, on aurait vu comment boit un Caucasien. Nous aurions soutenu notre renommée. J'aurais montré comment il faut boire... Hein ! Bolkhov ? ajouta-t-il.

— Mais, toi, oncle, voilà déjà plus de dix ans que tu es au Caucase, dit Bolkhov... Te rappelles-tu ce qu'a dit Ermolov, qu'Abram Iliitch n'est ici que depuis six ans ?

— Comment, dix ? Bientôt seize ?... se récria Trossenko. Ordonne donc, Bolkhov, qu'on nous serve à boire. Comme il fait hu-

mide! Brrr !... Hein ? ajouta-il en souriant. Buvons un coup, major !

Mais le major n'était pas content d'être ainsi apostrophé par le vieux capitaine. Maintenant, il se renfermait en lui-même et se dérobait derrière sa dignité. Il se mit à chantonner, et, de nouveau, consulta sa montre.

— Eh bien ! moi, je n'irai jamais plus là-bas, continua Trossenko, sans prendre garde à l'air renfrogné du major. J'ai même désappris de marcher et de parler à la russe. On dirait de moi : « Quel étrange animal nous arrive ? » Bref, l'Asie, n'est-ce pas, Nikolaï Fedorovitch ! D'ailleurs, qu'irais-je faire en Russie ? Je finirai bien par être tué ici. On demandera... « Où est Trossenko? — Tué. » Que ferez-vous alors de la 8e com-

pagnie... Hein ? ajouta-t-il en s'adressant de nouveau au major.

— Qu'on envoie l'officier de service au bataillon, criait Kirsanov, sans répondre au capitaine, bien que, j'en étais sûr, il n'eût aucun ordre à donner... Et vous, j'espère que vous voilà content d'être en double solde, dit, après un silence, le major à l'aide-de-camp.

— Comment donc ? Très content.

— Je trouve que notre solde est maintenant fort jolie, Nikolaï Fédorovitth, continua Kirsanov. Un jeune officier peut vivre aujourd'hui très convenablement, et même se permettre quelques fantaisies.

— Non vraiment, Abram Iliitch, dit timidement l'aide-de-camp. Il est vrai que la solde

est double..., mais il faut pourtant avoir un cheval...

— Que me dites-vous là, jeune homme ? J'ai été sous-lieutenant moi aussi, et je sais ce que c'est. Croyez-moi, avec un peu d'ordre, on peut très bien vivre. Voilà : comptons, ajouta-t-il en pliant le petit doigt de sa main gauche.

— Nous mangeons toujours notre solde d'avance, et voilà tout le compte, dit Trossenko en avalant un petit verre de vodka.

— Eh ! bien alors, qu'est-ce que vous voulez?... Quoi?...

A ce moment, dans l'ouverture de la cabane, apparut une tête blanche, au nez épaté ; et une voix criarde articula avec un accent allemand :

— Vous êtes ici, Abram Iliitch ? L'officier de service vous cherche.

— Entrez, Krafft, dit Bolkhov.

Une longue silhouette, vêtue de l'uniforme de l'état-major, se glissa dans la cabane, et se mit à serrer chaleureusement la main à chacun de nous.

— Ah ! cher capitaine, vous voilà, vous aussi, fit-il en s'adressant à Trossenko.

Le nouvel arrivant, malgré la pénombre, se faufila jusqu'auprès du capitaine, et, au grand étonnement et mécontentement de ce dernier, l'embrassa sur les lèvres.

« C'est un Allemand qui veut faire le bon camarade », pensai-je.

XII

Ma supposition se confirma aussitôt. Le capitaine Krafft demanda de la vodka, qu'il appelait de son nom populaire de *horilka*, fit un bruyant hem ! et renversa sa tête en avalant son verre.

— Eh bien ! Messieurs, avons-nous assez cheminé aujourd'hui par les plaines de la Tchetchna... ! commença-t-il.

Mais en apercevant l'officier de service, il se tut aussitôt en laissant au major le temps de donner ses ordres

— Eh bien ! avez-vous inspecté les avant-postes ?

— Inspecté.

— Et le mot d'ordre est-il donné ?

— Donné.

— Alors transmettez l'ordre aux comman dants de compagnie de redoubler de prudence.

— Bien.

Le major cligna des yeux et demeura songeur.

— Dites aussi que les hommes peuvent préparer leur kacha.

— Ils le préparent.

— C'est bien ; vous pouvez vous retirer.

— ... Donc, nous en étions à compter les frais d'un officier, continua le major avec un sourire bienveillant à notre adresse. Fai-

sons le compte. Il vous faut une redingote et une paire de pantalons... n'est-ce pas ? Oui... mettons pour cela cinquante roubles tous les deux ans, par conséquent vingt-cinq roubles par an pour l'habillement. Plus la nourriture, deux abas [1]... n'est-ce pas ?

— Oui, c'est même beaucoup.

— Comptons-les tout de même. Plus, un cheval avec la selle, trente roubles par an d'entretien. C'est tout. Donc nous avons compté vingt-cinq, plus cent vingt, plus trente ; ça nous fait cent soixante-quinze roubles. Il vous reste donc pour vos menus plaisirs, pour le sucre, le thé et le tabac, une vingtaine de roubles. Vous voyez bien, n'est ce pas, Nikolaï Fédorovitch ?

1. Monnaie de Perse, d'une valeur de 0 80 c. environ.

— Non, permettez, Abram Iliitch, dit timidement l'aide-de-camp. Il ne reste rien pour le thé et le sucre. Vous comptez qu'un uniforme dure deux ans, tandis qu'ici, en campagne, on manque toujours de pantalons. Et les bottes? J'en use une paire par mois. Et le linge, chemises, serviettes, essuie-mains, et les dessous. Tout ça, il faut bien l'acheter. A bien faire le compte, il ne reste rien. Parole, Abram Iliitch.

— Oui, porter des dessous, c'est très bien, fit Krafft après un moment de silence, en prononçant le mot « dessous » avec une intonation caressante. C'est simple, vous savez, c'est russe.

— Je vous ferai observer, dit Trossenko, que de quelque manière qu'on fasse le compte, il en ressortirait que nous n'aurions plus,

nous autres, qu'à déposer notre râtelier sur l'étagère [1]. Tandis qu'en réalité nous vivons fort bien, prenant du thé, fumant du tabac, buvant de la vodka. Quand tu auras servi aussi longtemps que moi, continua-t-il en s'adressant au sous-lieutenant, tu sauras vivre, toi aussi. Vous savez, Messieurs, comment il traite ses ordonnances?

Et Trossenko, avec un éclat de rire, raconta l'histoire du sous-lieutenant et de son ordonnance, quoique nous l'eussions déjà entendue plus de mille fois.

— Qu'as-tu donc, frère, à me regarder comme une rose? poursuivit-il en se tournant vers le sous-lieutenant qui rougissait, suait et souriait à faire pitié... Ça ne fait rien, frère; moi aussi, j'étais comme toi; et vois

1. Expression russe : se serrer le ventre.

maintenant quel gaillard je suis devenu. Laissez-donc quelques lurons venir de Russie, — nous en avons vu de tels, — ils en auront des spasmes, des rhumatismes ; et moi, c'est ici que je fixe ma demeure ; c'est ici ma maison, mon lit et le reste. Tu vois bien ?

A ce moment il but un autre verre de vodka.

— Hein ? fit-il en regardant fixement Krafft dans les yeux.

— Voilà mes hommes, voilà véritablement un vieux Caucasien. Permettez-moi de serrer votre main.

Et Krafft, nous bousculant, se fraya un passage vers Trossenko, lui prit la main et la secoua vivement.

— Oui, nous pouvons dire que nous en

avons vu de belles ici, dit-il. En 1845... vous y étiez sans doute, n'est-ce pas, capitaine?.. Vous rappelez-vous la nuit du 12 au 13, que nous avons passée, la boue jusqu'aux genoux, et le lendemain nous avons attaqué la redoute. J'étais alors près du commandant en chef, nous avons enlevé, dans une seule journée, quinze retranchements, vous rappelez-vous, capitaine?

Trossenko fit de la tête un signe d'assentiment, et, avançant sa lèvre inférieure, il ferma les paupières.

— Eh bien! voyez-vous... poursuivit Krafft très animé, en gesticulant hors de propos et en s'adressant au major.

Mais le major, qui avait déjà sans doute entendu plus d'une fois cette histoire, le regarda d'un air si indifférent, si vague, que

Krafft se détourna de lui et se tourna vers moi et Bolkhov, en nous considérant tour à tour. Quant à Trossenko, Krafft ne jeta pas une seule fois les yeux sur lui pendant son récit.

— Eh bien ! voyez-vous, quand nous sortîmes, le matin, le commandant en chef me dit : « Krafft, prends ces retranchements. » Vous savez tous qu'il n'y a pas à répliquer dans le service militaire. Je porte la main à la casquette : « A vos ordres, Votre Excellence! » Et en avant! A peine arrivions-nous près du premier retranchement que je me tourne vers mes soldats et je leur dis : « N'ayez pas peur, enfants! Regardez des deux yeux! Celui qui traînera, je le sabrerai de ma main! » Avec un soldat russe, vous savez, il faut agir simplement. Voilà

tout à coup une grenade... Je regarde : un soldat, un autre, un troisième... Puis des balles... Vzjinn! Vzjinn! Vzjinn!.. Je crie : « En avant, enfants! Suivez-moi! » Seulement, nous approchant et regardant, je vois là... comment cela?.. savez-vous... comment cela s'appelle-t-il?

Et le conteur se mit à faire les grands bras en cherchant le mot.

— Un fossé! souffla Bolkhov.

— Non... Ah! comment cela... bon Dieu!... Mais comment est-ce donc?.. Un fossé, dit-il vivement... Seulement... l'arme aux pieds... Hurrah! Tara-ta-ta-ta-ta!.. D'ennemi, pas l'ombre d'un. Savez-vous... tous s'étonnèrent. Enfin... c'est bien... Nous allons plus loin... Un second retranchement. Là, ce fut une autre affaire. Le sang nous bouil-

lonnait dans les veines, savez-vous... Voilà que nous approchons, nous regardons, je vois un second retranchement; impossible d'aller plus loin. Là... Mais comment ça s'appelle donc? Ah! comment donc...

— Un autre fossé ! dis-je à mon tour.

— Point du tout, fit l'autre avec humeur. Pas un fossé ! Mais... Mais voyons, comment appelle-t-on cela?

Il fit de la main quelques gestes incompréhensibles .

— Ah! mon Dieu! Comment donc ?...

Visiblement il souffrait, à tel point qu'on cherchait malgré soi à lui venir en aide.

— Une rivière, peut-être, dit Bolkhov.

— Non, un simple fossé. Seulement... nous nous précipitons, et alors, me croirez-vous... un feu, un véritable enfer...

A ce moment, quelqu'un m'appela du dehors. C'était Maximov. Et comme, après avoir écouté les histoires variées des deux premiers retranchements, il m'en restait encore treize à avaler, j'étais bien aise de saisir cette occasion de rejoindre mon peloton. Trossenko sortit avec moi.

— Il ne fait que mentir! me dit-il à quelques pas de la cabane. Il n'a pas même pris part à l'affaire des retranchements.

Et il se mit à rire avec tant de bonhomie, que je l'imitai.

XIII

Il faisait nuit noire. A peine les brasiers jetaient-ils de vagues clartés sur le campement quand, mon service fini, j'arrivai près de mes hommes. Un gros tison couvait sous la cendre ; trois hommes seulement étaient assis autour. Antonov, qui soignait la marmite sur le feu, où cuisait le riabko[1], puis Jdanov qui, d'un air songeur, remuait les cendres avec un petit bâton, et enfin Tchi-

1. Mets de soldats, biscuit mouillé, cuit dans le saindoux.

kine, avec son brûle-gueule qui ne prenait jamais.

Les autres étaient déjà couchés, qui sous des caissons, qui dans le foin, qui le long du brasier. A la faible lueur des charbons, je distinguais des dos, des jambes et des têtes que je reconnaissais. Dans le tas se trouvait la jeune recrue qui, allongée près du feu, semblait déjà endormie.

Antonov me fit place. Je m'assis près de lui et j'allumai une cigarette. L'odeur du brouillard et de la fumée qui montait du bois humide s'étendait dans l'air, piquait les yeux; du ciel noir tombait la même bruine humide.

Autour de nous s'entendaient des ronflements cadencés, des crépitements de branches dans le brasier, des murmures de voix

et parfois le cliquetis des fusils de la ligne. Partout des feux, éclairant, autour d'eux, dans un étroit rayon, les ombres des soldats. Non loin de moi, j'aperçus, dans un de ces espaces éclairés, des silhouettes de soldats nus et secouant leurs chemises au-dessus de la flamme.

Beaucoup ne dormaient pas encore. Ils se remuaient et causaient sur un espace de quinze sagènes carrés. Mais la nuit sombre imprégnait de son mystère toute cette agitation, comme si chacun de nous eût senti peser sur lui son calme morne et craint de troubler sa paisible harmonie.

Quand je me mis à parler, je sentis que ma voix n'avait pas son intonation habituelle. Sur les visages de tous les soldats assis autour du feu, je lisais la même impression.

Je croyais d'abord qu'avant mon arrivée ils parlaient de leurs camarades blessés.

Point du tout. Tchikine racontait l'arrivée d'effets militaires à Tiflis et je ne sais quelle escapade des écoliers de cette ville.

Toujours et partout, mais surtout au Caucase, j'ai reconnu chez nos soldats le tact d'éviter, pendant le danger, les sujets de conversation de nature à affaiblir le moral. Le courage russe ne rappelle pas celui des peuples du Midi, dont l'enthousiasme prend feu instantanément et s'éteint de même : il est aussi difficile à s'enflammer qu'à s'éteindre. Il n'a pas besoin de moyens à effet, de discours, de cris de guerre, de chansons et de tambours ; il lui faut, au contraire, la tranquillité, l'ordre, la franchise. Chez un soldat russe, vraiment russe, on ne remar-

que jamais ni la vantardise, la fanfanade, ni le besoin de se monter la tête et de s'échauffer pendant le danger. Au contraire, la réserve, la simplicité et le don de voir dans le danger autre chose que le danger, voilà les traits saillants de son caractère.

J'ai vu un soldat blessé à la jambe, dont le premier mouvement fut de regretter sa schouba neuve que la balle avait trouée. Un cavalier, en se dégageant de son cheval tué sous lui, lui ôta en même temps la selle pour ne point la laisser perdre. Qui ne se rappelle cet événement du siège de Herghebel, alors que, au laboratoire, s'enflamma la mèche d'une bombe déjà remplie, et que l'artilleur ordonna à deux servants de prendre la bombe et de courir la jeter dans le fossé; les soldats, ne voulant pas la lancer

trop près de la tente du colonel, dressée sur le bord du fossé, la portèrent plus loin de peur de réveiller les officiers qui dormaient dans la tente, et tous deux furent réduits en morceaux.

Autre souvenir de l'expédition de 1852 : un des jeunes soldats ayant dit, par hasard, pendant un combat, que son peloton resterait sur la place, tous ses camarades lui reprochèrent violemment ses mauvaises paroles, qu'ils ne voulaient même pas répéter.

Et voici qu'à cette heure, où chacun ne devait songer qu'à Velentchouk, où une attaque de Tartares pouvait, à chaque moment, nous surprendre à l'improviste, tous prêtaient l'oreille aux joyeux récits de Tchikine, et personne ne soufflait mot de l'engagement de la journée, ni du danger imminent, ni

du blessé, comme si tout cela se fût passé Dieu sait depuis combien de temps, ou ne se fût point passé du tout.

Il me semblait toutefois que leurs visages étaient plus mornes que d'ordinaire. Ils ne donnaient pas grande attention au conteur qui, sentant lui-même qu'on ne l'écoutait guère, parlait comme machinalement.

Maximov s'approcha du brasier, s'assit auprès de moi, Tchikine s'étant effacé pour lui faire place. Après un silence, ce dernier se remit à aspirer son brûle-gueule.

— La ligne a envoyé chercher de la vodka à la forteresse, dit Maximov après un long silence. Les envoyés sont de retour.

Il crache dans le feu.

— Le sous-officier dit qu'il a vu le nôtre.

— Est-ce qu'il est encore en vie? de-

manda Antonov, en tournant la marmite.

— Non, il est mort.

La jeune recrue releva tout à coup sa tête couverte d'un bonnet rouge, regarda fixement Maximov, puis moi, puis, se remettant en place, s'enveloppa dans son manteau.

— Voyez-vous cela ? Il n'a pas vu impunément la mort auprès de lui, quand je l'ai réveillé dans le parc, dit Antonov.

— Des bêtises, fit Jdanov en retournant le gros tison.

Tous se turent.

Au milieu du silence général, on entendit derrière nous, dans la direction de la forteresse, un coup de feu. Nos tambours lui répondirent, et battirent aux champs. Quand le dernier roulement se fut apaisé, Jdanov,

le premier, se leva et ôta son bonnet. Tous nous suivîmes son exemple.

Dans la profonde sérénité de la nuit monta un chœur harmonieux de voix mâles : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ! »

. . . .

— C'est ainsi que chez nous, en 1845, un des nôtres fut contusionné là, dit Antonov lorsque, après avoir remis nos bonnets, nous fîmes de nouveau cercle devant le brasier.

Alors nous l'emmenions avec nous sur nos pièces... Tu t'en souviens, de Schevtchenko, Jdanov ?... Nous finîmes par l'abandonner sous un arbre.

A ce moment, un soldat de ligne, à grands favoris et à longue moustache, fusil sur l'épaule et sac au dos, s'approcha de notre brasier.

— Permettez, pays... Un peu de feu pour allumer ma pipe, dit-il.

— Soit, allumez ; ce n'est pas le feu qui manque, remarqua Tchikine.

— Vous parliez sans doute de Dargo ? dit le soldat en s'adressant à Antonov.

— La campagne de 1845, à Dargo, répondit Antonov.

Le soldat hocha la tête, ferma les paupières et s'accroupit auprès de nous.

— Ah! oui, il s'en est passé de belles, par là, fit-il.

— Et pourquoi l'avez-vous abandonné? demandai-je à Antonov.

— Il souffrait trop du ventre. Tant que nous étions arrêtés, cela allait encore; mais à peine nous mettions-nous en route, il ne cessait de crier. Il nous suppliait, au nom de Dieu, de le laisser là; mais on avait pitié. Et puis, *lui* commençait à nous harceler par trop; *il* nous tua, rien qu'à notre pièce, trois hommes et un officier; en outre, nous étions séparés, je ne sais comment, de notre batterie. Un véritable malheur. Nous craignions de ne pouvoir ramener notre pièce. Et quelle boue!

— Le pire endroit, remarqua le soldat, c'était près de la Montagne-Indienne.

— Eh bien ! là, il se sentit plus mal. Alors nous réfléchîmes, avec Anochenka, — un vieux brigadier, — qu'il ne vivrait pas quand même, et lui-même nous suppliait de nouveau, par Dieu, de l'abandonner. « Laissons-le donc ici ! » C'est ce que nous fîmes. Il avait poussé à cet endroit un arbre très touffu. Nous prîmes quelques biscuits trempés que Jdanov avait sur lui, et nous les déposâmes à côté du blessé. Nous l'appuyâmes contre l'arbre, nous lui mîmes une chemise propre, nous lui fîmes les adieux d'usage, et nous l'abandonnâmes ainsi.

— Était-ce un bon soldat ?

— Un assez bon soldat, dit Jdanov.

— Ce qu'il advint de lui, Dieu le sait ! continua Antonov. Il en resté beaucoup des nôtres, là-bas.

— A Dargo? fit le soldat de ligne en se levant et en vidant son brûle-gueule.

Il ferma de nouveau les paupières et dit avec un hochement de tête :

— Ah! il s'en est passé de belles, là-bas!

Et il s'éloigna.

— En reste-t-il encore beaucoup, dans notre batterie, des combattants de Dargo? demandai-je.

— Beaucoup? Jdanov, moi, Patsan, actuellement en congé, et cinq ou six autres, pas davantage.

— Eh quoi! notre Patsan s'attarde dans son congé, dit Tchikine en allongeant ses jambes et en appuyant sa tête contre un tronc d'arbre. Il me semble que voilà bientôt un an qu'il est parti.

— Et toi, es-tu déjà allé en congé d'un an? demandai-je à Djanov.

— Non, jamais, répondit-il à contre-cœur.

— C'est bon de rentrer au pays quand on a de quoi, ou bien quand on peut travailler, dit Antonov; alors tout le monde est content à la maison.

— Autrement, à quoi bon rentrer, lorsqu'on n'a que deux frères qui, loin de pouvoir nourrir un soldat, ont à peine de quoi se suffire. On n'est pas bon à grand chose, quand on a servi pendant vingt-cinq ans. Et d'ailleurs, je ne sais même pas s'ils sont encore en vie.

— Tu ne leur as donc jamais écrit?

— Comment donc? J'ai envoyé deux lettres, mais elles sont demeurées sans réponse.

Sont-ils morts, ou si, vivant dans la pauvreté, le loisir leur manque d'y penser?

— Y-a-t-il longtemps que tu as écrit?

— C'est en revenant de Dargo que j'ai écrit la dernière lettre. Chante donc « le Petit bouleau », dit Jdanov à Antonov, qui, les coudes sur les genoux, chantonnait.

Antonov chanta « le Petit bouleau ».

— C'est la chanson favorite de Jdanov, me dit Tchikine en me tirant par la manche. Quand il arrive à Antonov de la chanter, le vieux en pleure.

Jdanov, assis d'abord dans une complète immobilité, les yeux fixés sur la braise, le visage éclairé par la lueur rougeâtre, semblait morne ; puis ses pommettes se mirent à trembler jusqu'aux oreilles ; enfin il se leva, étendit son manteau sur le sol, et se

coucha à l'écart du brasier, dans l'ombre. Était-ce parce qu'il se remuait en attendant le sommeil, était-ce l'influence de ce temps de tristesse et l'idée de la mort de Vélentchouk?... Il me sembla qu'il pleurait.

Le gros tison, se refroidissant du bout en charbon, n'éclairait plus que de rares rayons la silhouette d'Antonov, avec ses moustaches grises, son visage rouge et les décorations de son manteau, les bottes d'un autre, des têtes, des dos. D'en haut tombait la même bruine désolée. On sentait dans l'air le même relent d'humidité et de fumée. Çà et là étincelaient les mêmes points lumineux des brasiers s'éteignant. Et, au milieu du calme universel, s'exhalait la mélancolique mélopée d'Antonov. Et lorsqu'elle s'interrompait un moment, le bruit des mouvements nocturnes

du camp, les ronflements, les cliquetis des fusils de sentinelles, des chuchotements semblaient lui donner la réplique.

— Deux hommes de garde, Makatiouk et Jdanov! cria Maximov.

Antonov se tut. Jdanov se leva, soupira profondément, enjamba le tronc d'arbre et se dirigea du côté des canons.

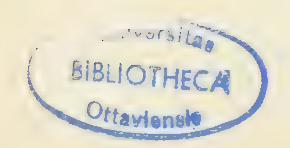


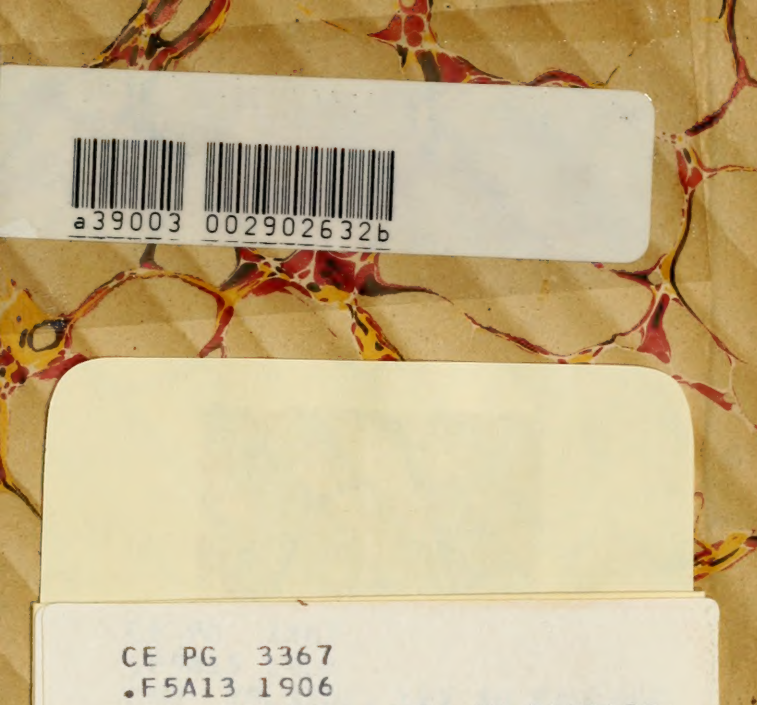
TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

U O 1 8 MAR 2005



CE PG 3367
.F5A13 1906
C00 TOLSTOI, LEV AU CAUCASE;
ACC# 1197206

